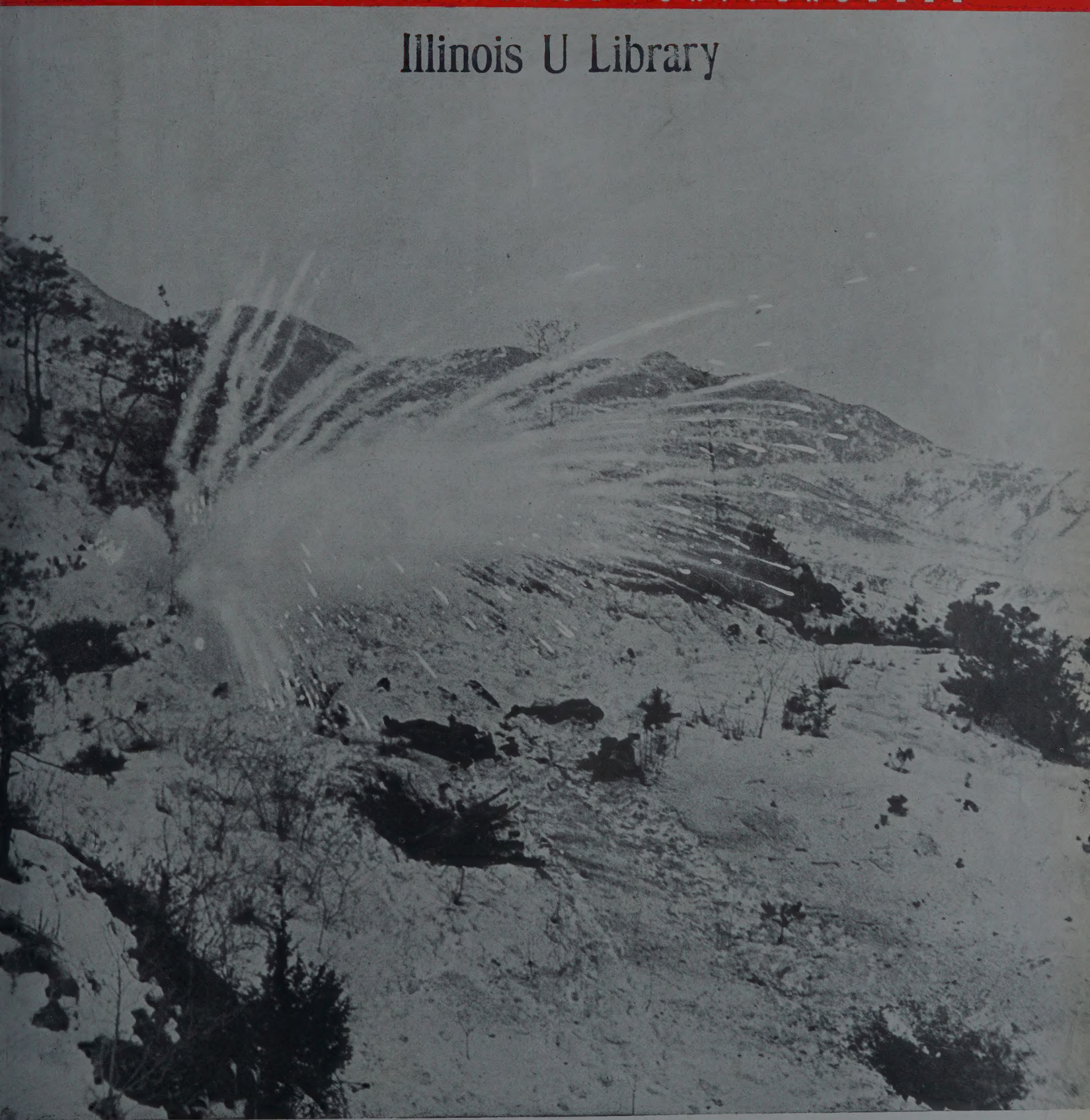
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



UN DOCUMENT UNIQUE

POUR LA PREMIÈRE FOIS, UN REPORTER — PAUL MOUSSET, NOTRE CORRESPONDANT DE GUERRE EN CORÉE — A RÉUSSI A PHOTOGRAPHIER LA TERRIFIANTE EXPLOSION D'UNE BOMBE AU NAPALM

Champions des Concours

Rolleiflex
Rolleicord

FRANKE & HEIDECKE · BRAUNSCHWEIG · ALLEMAGNE

LA SUISSE MERIDIONALE

PAYS RADIEUX - SÉJOUR MERVEILLEUX

TESSIN

Pays qui chante la joie de vivre et l'allégresse des vacances!... Terre idyllique où le soleil du Midi fait mûrir la vigne et fleurir l'oranger... où la brise légère berce les palmiers... Paysages charmants égayés de lacs d'azur, de vertes forêts et de pittoresques villages... Casino, Golf, Tennis, Yachting, Plages, Funiculaires, Excursions en cars et en bateaux.

LUGANO La station de renom mondial, au bord du lac de Lugano, avec sa célèbre pinacothèque "Villa Favorita".

LOCARNO La perle du lac Majeur, avec ses îles idylliques de Brissago.

Renseignements et prospectus auprès des Offices du tourisme de Lugano, Locarno, Ascona, et de l'Office National Suisse du Tourisme, Paris (2e), 37, boulevard des Capucines.

IVA-ZURICH

GKV

Présente

3 NOUVEAUTÉS

L'étonnante pellicule

GEVAPAN — Remarquable par sa grande latitude de pose et son panchromatisme parfait, la pellicule GEVAPAN existe en trois degrés de sensibilité :

27° — Grain extrêmement fin, permettant l'agrandissement des négatifs à une très grande échelle, sans la moindre granulation.

30° — Convient pour l'emploi à la lumière du jour, dans des conditions normales d'éclairage quelque soit votre appareil

33° — Spécialement recommandée pour toutes prises de vues à la lumière artificielle et dans tous les cas d'éclairage défavorable.

La plus rapide des pellicules photographiques.

Les Appareils

KINAX III

3 appareils en 1 seul

LE KINAX III — Appareil de précision permettant la photographie sur trois formats :

6×9 — 6×6 — 4×6

triple voyant breveté donnant automatiquement la désignation du format retenu. Obturateur I.P.O. — 10 vitesses, de 1 seconde à 1/350ème de seconde, pose B, retardement et prise Synchro-flash.

Deux modèles :

1°) Avec Objectif traité Angénieux ou Berthiot F : 4,5 de 105 m/m

2°) Avec Objectif traité Flor Berthiot ou Saphir Boyer F : 4,5 de 105 m/m.

Dispositif de blocage évitant la double exposition.

LE SUPER KINAX III — Comportant les mêmes caractéristiques que le KINAX III, équipé avec Objectif Bellor F : 3,5 de 100 m/m. Viseur automatique Kolinax.

LE SUPER KINAX III est au premier plan des appareils de classe internationale.

L'Appareil

Voigtländer VITO II

L'appareil du chasseur d'images

LE VITO II — 24×36.

Appareil pliant de petit format pour films 35 m/m. Objectif Color Skopar F : 3,5 de 50 m/m, à mise au point par rotation de la lentille frontale spécialement étudié pour films **GEVACOLOR** et autres procédés en couleurs.

Obturateur Compur rapid. — Vitesse de 1 seconde au 1/500ème de seconde, pose B et prise Synchro-flash.

Utilise les cartouches standard 20 et 36 poses 24×36.

Le double blocage évite la superposition de deux photos et l'omission d'une pose.

NUCKENS-TOUROT

M. LAFOURCADE

PAN-CINOR

A FOYER VARIABLE

l'objectif qui étonne le monde !..

la distance focale variant de 20 à 60 m/m permet de réaliser tous les effets de travelling à partir d'un point fixe.

magnifique complément de la belle série "CINOR"
l'optique française de classe internationale pour tous les formats:

8 m/m
CINOR 1 : 1,9 F = 12,5 mm.
avec HYPER-CINOR 1 : 1,9 F = 6,25 mm.
CINOR 1 : 2,3 F = 23 mm.
CINOR 1 : 3,5 F = 50 mm.

9 m/m 5
CINOR 1 : 1,5 F = 20 mm.
avec HYPER-CINOR 1 : 1,5 F = 10 mm.
CINOR 1 : 1,9 F = 20 mm.
CINOR 1 : 3,5 F = 50 mm.

16 m/m
CINOR 1 : 1,5 F = 15 mm.
CINOR 1 : 1,5 F = 25 mm.
avec HYPER-CINOR F = 12,5 mm.
TÉLÉ-CINOR 1 : 2,5 F = 75 mm.
TÉLÉ-CINOR 1 : 4,5 F = 145 mm.

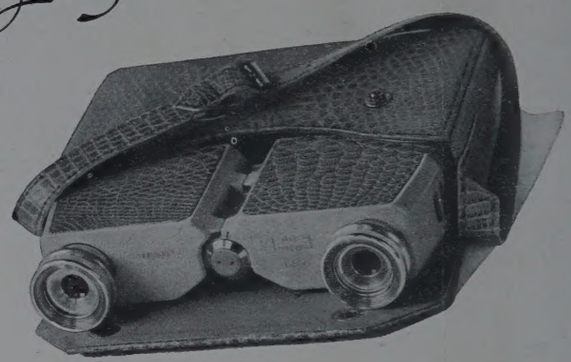
Société d'Optique et de Mécanique de haute précision, 125 à 135, Boulevard Davout - Paris-xx^e

TOURISME
COURSES

ÉLÉGANCE
QUALITÉ

SRPI
PUTEAUX

La Jumelle de Classe



EN VENTE
CHEZ TOUS LES BONS OPTICIENS

Sté DE RECHERCHES & DE PERFECTIONNEMENTS INDUSTRIELS
87, AVENUE DU PRÉSIDENT—WILSON—PUTEAUX-FRANCE
FOURNISSEUR DE LA MARINE ET DE L'ARMÉE

Deux articles suisses qui s'imposent:

Tellko
Telcolor
FILM NÉGATIF POUR
PHOTOS EN COULEURS
SUR PAPIER **TELCOLOR**

TELLKO SOCIÉTÉ ANONYME
POUR L'INDUSTRIE PHOTOCHIMIQUE
FRIBOURG (SUISSE)

AGENT POUR LA FRANCE
SARINE S.à r.l.
NICE

ALPA
LA PHOTO-CAMÉRA
INTÉGRALE
DE PETIT FORMAT

PRISMA
REFLEX

VISÉE DIRECTE
PAR RÉFLEXE AVEC
IMAGE REDRESSÉE
DE GAUCHE A DROITE
TÉLÉMÈTRE COUPLÉ
AUX OBJECTIFS DE
FOCALE NORMALE.
TOUTES POSSIBILITÉS
DE PRISES DE VUE
SANS ACCESSOIRES
MULTIPLES ET COUTEUX

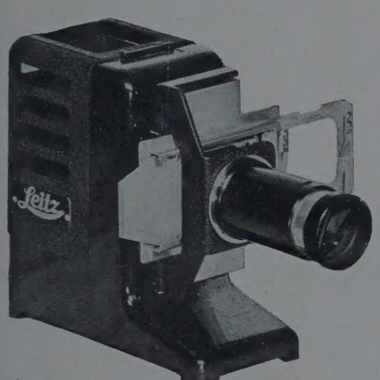
AVEC TÉLÉ f = 30 cm SUR ALPA-RÉFLEX

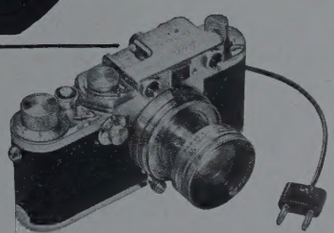
PIGNONS S.A.

ALPES BERNOISES PRISES à 125 KM DE BALLAIGUES

au Salon de la porte de Versailles... les SPÉCIALITÉS TIRANTY
106, Bd HAUSSMANN · PARIS
présentent :

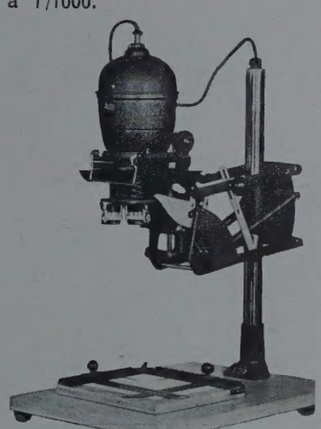
LEITZ
WETZLAR





LEICA III F. SYNCHRONISÉ

Dispositif assurant l'allumage des lampes éclair en synchronisation avec l'obturateur à rideau jusqu'à 1/1000.



PROJECTEURS

pour diapositifs 5 × 5 et bandes 24 × 36 et 18 × 24

PRADO I. 100 w.

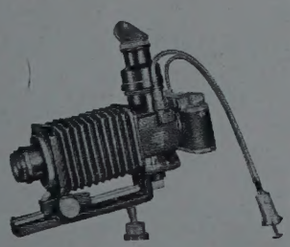
PRADO II. 250 w. Jeu d'objectifs pour toutes utilisations

VIII S. Grande luminosité - 375 w. pouvant recevoir rallonge de micro-projection.

Tous ces projecteurs peuvent utiliser l'objectif du LEICA.

AGRANDISSEURS

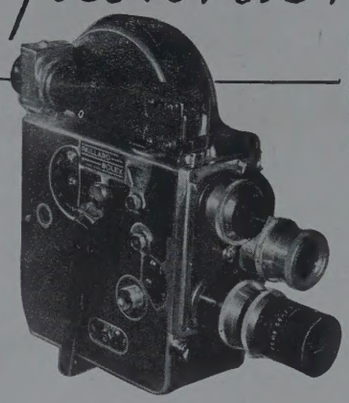
VALOY. Modèle pour amateurs, non automatique. Passe les négatifs de 24 × 36 à 4 × 4. Peut utiliser l'objectif Elmar de 5 cm Leica.
FOCOMAT I. C. Modèle à mise au point entièrement automatique. Passe les négatifs de 24 × 36 à 4 × 4. Modèle I. C. color pour agrandissements en couleur.
FOCOMAT II a. Grand modèle à revolver de 2 obj. (5 cm et 9 cm) pour négatifs de 24 × 36 à 6 × 9, entièrement automatique.
Modèle II a color, pour agr. couleur.



DISPOSITIF DE REPRODUCTION

Le dispositif de mise au point à soufflet supprime l'emploi des bagues intermédiaires pour la photo à distances rapprochées.

PAILLARD
SAINTE-CROIX - SUISSE



CAMERAS H8-H16

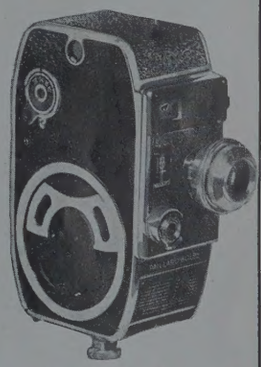
à tourelle. Permettent la prise de vue de 8 à 64 images-seconde. Toutes les possibilités du cinéma professionnel en format amateur.

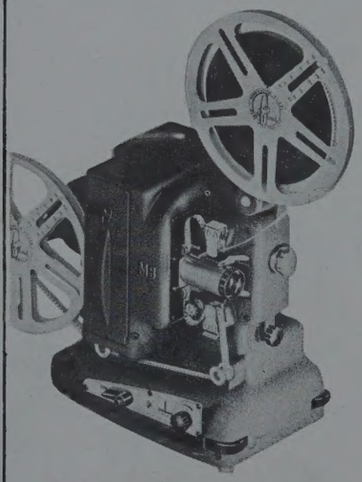
PROJECTEURS

G
Monofilm - 16 mm
Bifilm - 8 - 16 mm
Trifilm - 8 - 9,5 - 16 mm
Modèle sonore bifilm - 9,5 et 16 mm
M 8. Petit projecteur de grande luminosité, objectif I. 1,6 focale de 20 mm, lampe de 500 watts.

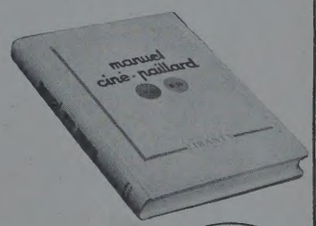
CAMERA L8

Camera de poche munie de tous les perfectionnements.





MANUEL CINÉ-PAILLARD
par Pierre Monier
Pour bien connaître le matériel Paillard, pour mieux s'en servir - 360 pages sous couverture cartonnée 4 couleurs.



CAMERAS ET PROJECTEURS PAILLARD SONT ÉQUIPÉS AVEC L'OPTIQUE FRANÇAISE→ SOM BERTHIOT

AUTRES REPRÉSENTATIONS

CORONET ★ REGULA

appareils, pellicules — *appareil 24 × 36*

PHOTOMÈTRES METRAWATT - FILTRES EXACHROM

Tous ces articles sont en vente chez les bons négociants en matériel PHOTO-CINÉ

LE

SALON

DE LA

PHOTO

EST OUVERT DU **2** AU **12** MARS

Mais!

DURANT **TOUTE L'ANNÉE**
LES DERNIÈRES PRODUCTIONS

PHOTO-CINÉ

SONT VISIBLES CHEZ LE PLUS
GRAND SPÉCIALISTE.....

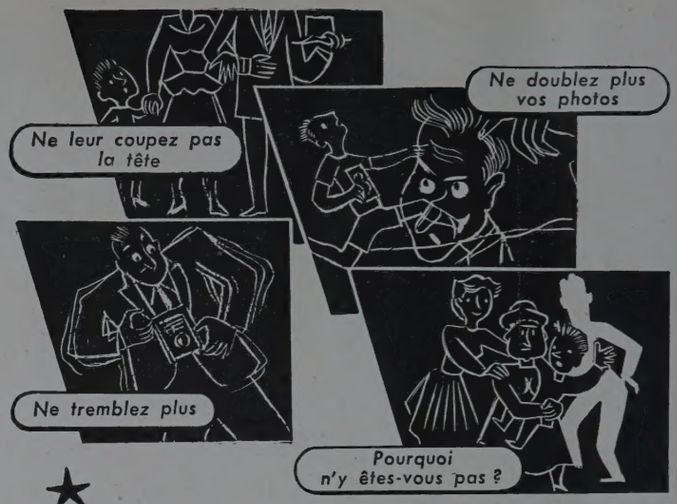
COMPTANT CRÉDIT

PHOTO-HALL

5, RUE SCRIBE, PARIS-OPÉRA

CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO

SERVICE SPÉCIAL D'EXPÉDITION RAPIDE
FRANCE ET COLONIES



Quatre arguments qui doivent vous faire préférer un ROYER.

- ★ Il est muni d'un système de retardement robuste et à longue durée.
- ★ Un blocage automatique évite les doubles expositions.
- ★ Un viseur optique, type chambre noire facilite le cadrage.
- ★ Le déclencheur sur boîtier fonctionne sans avoir à déplacer la main.

Ces quatre avantages essentiels vous feront choisir un :

ROYER

6×9 - 4½×6

OCERP

LE SPÉCIALISTE DU 6x9 DE PRÉCISION

ZEISS IKON

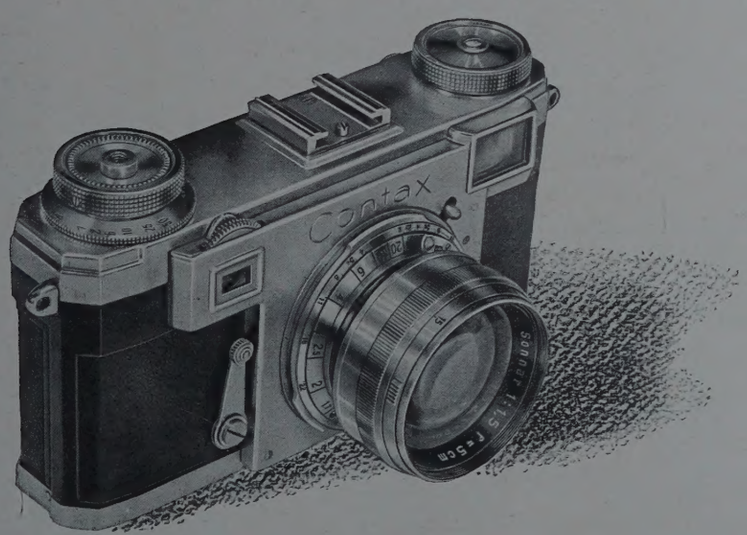
ZEISS IKON

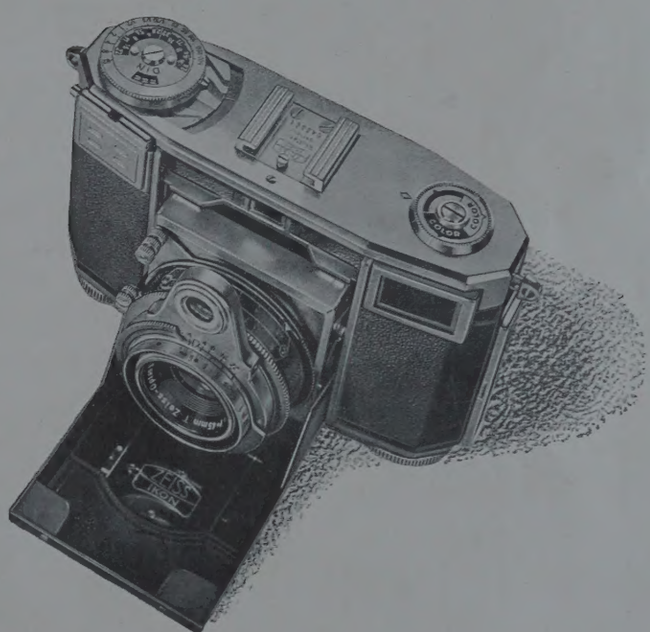
CONTAX

...cette petite merveille de précision optique et mécanique.
Avec ses objectifs interchangeables et ses dispositifs auxiliaires, le nouveau modèle IIa de cet appareil de petit format, de réputation mondiale, satisfait par son extrême précision à toutes les exigences du spécialiste aussi bien que de l'amateur averti ; il permet d'autre part de résoudre heureusement tous les problèmes de la photographie professionnelle et scientifique.

VOICI LES CARACTÉRISTIQUES propres du CONTAX IIa :

- Bouton universel pour l'entraînement du film, l'armement de l'obturateur et le réglage du temps de pose.
- Monture d'objectif à baïonnette, assurant l'interchangeabilité extrêmement rapide de tous les objectifs.
- Viseur télémétrique de haute précision, couplé avec l'objectif.
- Objectifs traités par revêtement anti-réfléchissant jusqu'à 1 : 1,5.
- Obturateur à rideau métallique, réglable sur des durées d'exposition échelonnées de 1 à 1/1250 de seconde.
- Contact-éclair synchrone.
- Déclencheur automatique incorporé (retardement).
- Paroi postérieure amovible.





CONTESSA

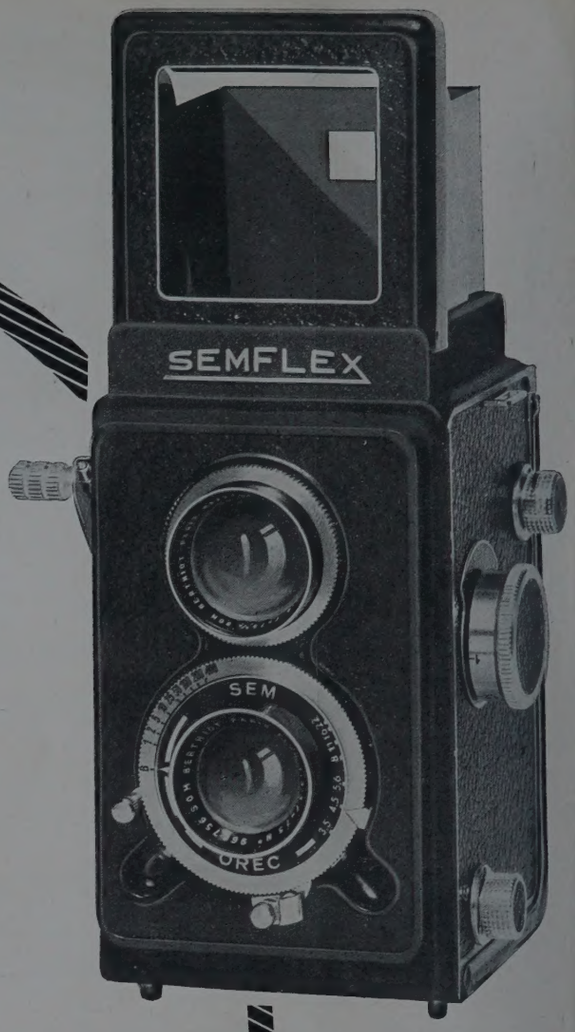
Le nouvel et élégant appareil ZEISS IKON petit format avec viseur télémétrique et posemètre photoélectrique incorporé. Exceptionnelle netteté des images, tant en noir qu'en couleurs, grâce à l'objectif ZEISS TESSAR 1 : 2,8 à correction chromatique et surface traitée, monté sur obturateur Compur-Rapid donnant jusqu'au 1/500 de seconde, avec contact éclair synchrone.

ZEISS IKON SYMBOLE DE PRÉCISION OPTIQUE ET MÉCANIQUE

Faites-vous présenter, au stand Zeiss Ikon du Salon de la Photo, les appareils Zeiss Ikon de renommée mondiale.

ZEISS IKON A.G. STUTTGART

Concessionnaire exclusif pour la France et l'Union Française : Société Paul Block, 1, rue Jean-Macé, Strasbourg-Meinau.



Et voici le

SEMFLEX

S.2

OTOMATIC

ÉQUIPÉ DU VISEUR SPORTIF

- Le viseur sportif est un viseur à cadre.
- La mise au point de la loupe est automatique.
- Le passage de la visée réflexe au viseur sportif est automatique par pression du doigt sur le cadre antérieur et se fait rapidement.
- Le champ de la loupe a été agrandi.

LE VISEUR SPORTIF EST ADAPTABLE A TOUS LES APPAREILS DÉJA LANCÉS SUR LE MARCHÉ

PRIX

Semflex S-2	Frs **28.860** + T. L.
Semflex II S-2 otomatic .. .. r. ..	Frs **38.910** + T. L.
Adaptation du viseur sportif sur les autres modèles	Frs **3.600.**

En tête DES 6x6 FRANÇAIS

SEMFLEX
AUREC H^te LOIRE

DÉMONSTRATION CHEZ LES REVENDEURS

1.010-1-5

7me ANNÉE — NUMÉRO 281 3 MARS 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

POUR LA PREMIÈRE FOIS LES FRANÇAIS L'EMPORTENT A TWICKENHAM

Pour la première fois les joueurs de l'équipe nationale française de rugby à XV ont vaincu les Anglais, par 11 points à 3, dans la boue du « terrain maudit » de Twickenham, où ils n'avaient jamais connu que des échecs. Par la cohésion de leur jeu et par leur allant, les tricolores avaient bien mérité de gagner ce match. La photographie ci-dessous montre le capitaine de l'équipe de France, l'Agenais Basquet, marquant le premier essai.

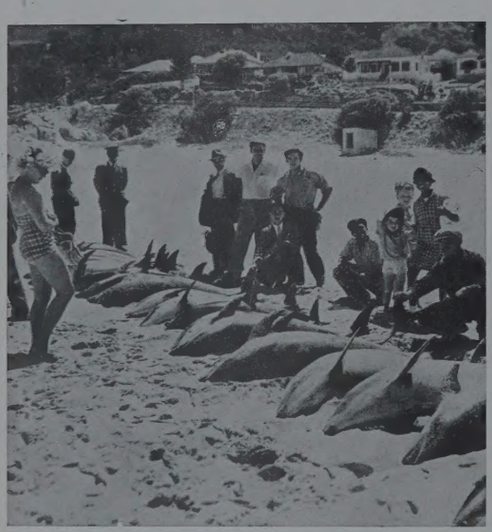
ACTUALITÉS MONDIALES DE

NEW DELHI. S. M. le roi du Népâl, qu'une révolution de palais avait contraint de gagner l'Inde, vient de rentrer dans son pays, salué avant son départ par le nonce apostolique et l'ambassadrice des U. S. A.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

S. M. LE SULTAN du Maroc, à qui M. Vincent Auriol avait envoyé un message personnel, a accédé à la demande du général Juin. Il a désavoué l'Istiqlal, contre lequel s'étaient dressés des milliers de Marocains qui marchaient armés sur Fez et Rabat. La signature d'un protocole d'accord par le sultan a ramené le calme.

ISTAMBOUL. Les représentants diplomatiques américains dans le Moyen-Orient ont tenu une conférence consacrée à la défense de la Turquie et des autres pays de cette zone d'une grande importance stratégique.

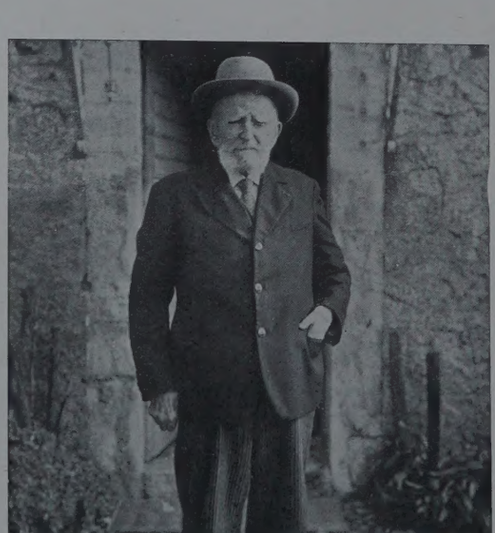


LE CAP. En capturant d'un coup vingt-cinq marsouins les pêcheurs de Cap-Town ont réussi une prise exceptionnelle, d'autant plus appréciée que les Sud-Africains sont, paraît-il, friands de la chair de ces poissons.

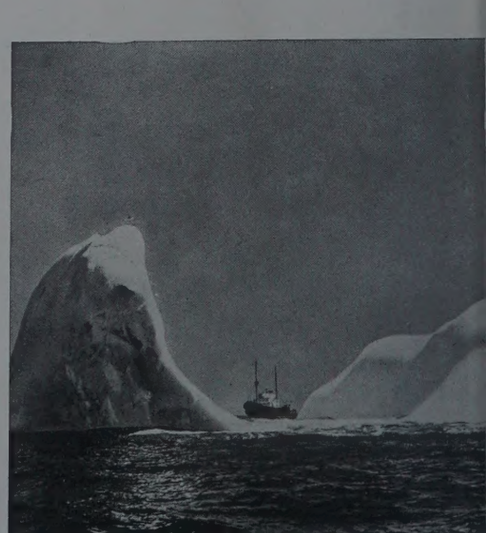
PARIS. Une émouvante cérémonie s'est déroulée dans la cour des Invalides, où le secrétaire d'Etat à la Marine, M. Monteil, a remis son nouveau drapeau au 1er régiment de fusiliers marins, unité d'élite.

SURESNES. Un nouveau pont sur la Seine a été inauguré en présence de nombreuses personnalités. L'arche centrale, à 6 mètres au-dessus des plus hautes eaux, permettra la navigation en toute saison.

PARIS. Répondant à l'appel du Centre national de transfusion sanguine, de très nombreux donneurs bénévoles sont venus participer aux « Journées du sang » qui avaient été organisées dans le VIIIe arrondissement.

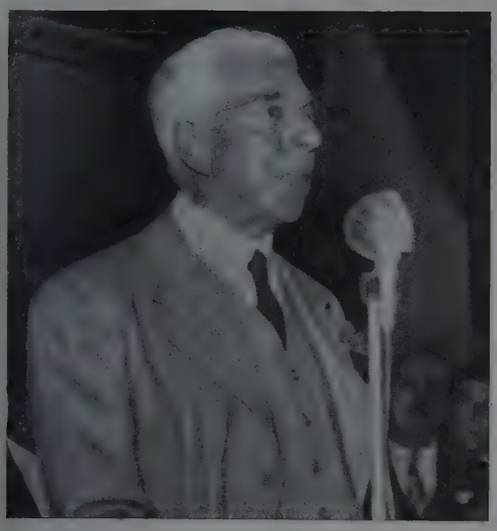


LUXEUIL. Doyen des maires de France, M. Edmond Mathis, qui vient d'avoir cent ans, administre depuis 1878 la petite commune d'Ehuns, ce qui lui a valu le surnom d'Attila, un Attila demeuré étonnamment vert !

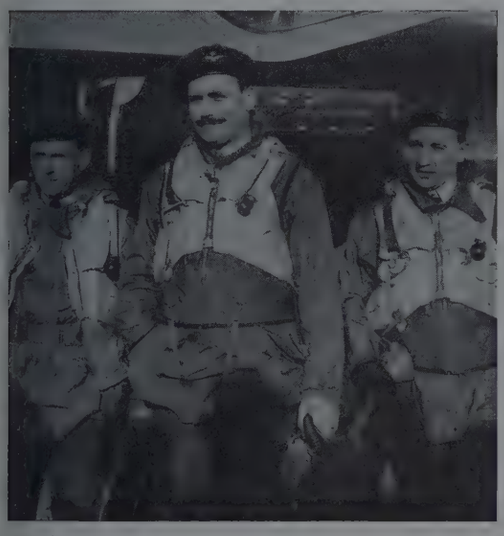


NORD-ATLANTIQUE. Pittoresques mais dangereux, ces icebergs ! Aussi des patrouilles de navires et d'avions les surveillent-ils constamment et, par radio, tiennent-ils les bateaux au courant de leurs évolutions.

LA SEMAINE



MONTEVIDEO. Porté en novembre dernier à la présidence de la République, M. Martinez Trueba a adressé un message par radio à ses compatriotes uruguayens quelques jours avant son entrée en fonctions.



MONTREAL. S'il n'a pu remonter le temps et vaincre le soleil, qui a gardé 42 minutes d'avance, l'avion à réaction *Camberra,* dont voici l'équipage, a traversé l'Atlantique en 4 h. 42, battant tous les records.

PARIS. Réouverture des courses à Auteuil... Tandis que l'intérêt des parieurs se porte sur les chevaux qui franchissent les obstacles, ces enfants, que les émotions du turf laissent bien insensibles, jouent à la marelle.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

J'ai profité d'un bref séjour en Suisse pour méditer, une fois de plus, et non sans amertume, et non sans angoisse, on voudra bien le croire, sur les incertitudes, les faux pas et les aventures de notre monnaie. Ce n'est pas une préoccupation de toute nouveauté. Je regardais, hier, dans une maison amie, un dessin de Daumier figurant deux honnêtes bourgeois et l'un disait à l'autre, qui semblait atterré : « Vous verrez qu'avec toutes leurs histoires, le mois prochain, la pièce de cent sous ne vaudra plus que 3 fr. 50... » Et, pourtant, Daumier a vécu dans une de ces époques somme toute heureuses où la stabilité monétaire semblait un phénomène si naturel que nul ne songeait sérieusement à faire des vœux pour son maintien. Que je me reporte en esprit vers mes jeunes années, voilà que je souris d'étonnement en songeant à ce que représentaient, alors, le louis d'or, le « trois-pour-cent », les valeurs dites de tout repos.

La France a, depuis, connu des malheurs sans mesure. Je plains, oui, je plains les peuples qui n'ont pas eu l'inquiétante chance de souffrir, mais je plains aussi, je plains d'abord ceux qui ont été trop durement touchés et à de trop fréquentes reprises. Ils finissent, dans ce long martyre, par perdre le sentiment de leurs plus anciennes vertus. La France a donc souffert dans son âme, dans sa chair et dans ses biens. Qui ne se rappelle la soudaine anxiété des observateurs, d'abord, puis de toute la nation, quand, au milieu de la première guerre mondiale, il apparut soudain que faiblissait la puissance d'achat de ce franc dont nous étions si justement fiers et qui, pendant si longtemps, avait, au regard du monde entier, représenté la monnaie exemplaire, la monnaie étalon. Il y a, de cela, plus de trente ans ; le mal, depuis, a fait de tels progrès que nous pouvons nous demander avec douleur si cette longue descente s'arrêtera quelque jour.

Ne l'oublions pas, le sort naturel des monnaies est dans un déclin plus ou moins rapide, mais fatal. Le franc suisse, qui nous inspire aujourd'hui une admiration colorée d'envie, a perdu la moitié de sa valeur depuis 1920, si l'on se réfère à l'étalon-or, d'une part, au pouvoir d'achat, d'autre part. La livre anglaise est considérée par les Africains du Sud comme une monnaie chaude, une monnaie fiévreuse. Du moins les médecins sont-ils empressés autour de l'illustre malade. Les Américains eux-mêmes viennent de recourir aux grands moyens pour suspendre les menaces de dévaluation. En Amérique australe, le voyageur peut observer les élans et les chutes de trois frères jadis jumeaux : le peso uruguayen, le peso argentin et le peso chilien. A l'intérieur de l'Union française, nous acceptons de certaines divisions monétaires et, par ainsi, nous n'entraînons pas nécessairement dans toutes les épreuves du franc les pays qui sont nos associés.

★

Mais ces épreuves nous tourmentent. Nous pensons que, peu d'années après la première guerre mondiale, il s'est trouvé un homme assez énergique et assez habile pour arrêter, sur la pente, l'énorme et croulant rocher. Dans des méditations qui ressemblent à des prières, nous demandons que le miracle se reproduise. Cependant, la fortune privée s'amenuise, les fondations se délitent et ne peuvent plus tenir contre d'incessantes secousses. Comment construire et prévoir ? Comment établir et confirmer ? Comment entretenir ? Comment conserver ? Chacun se tourne vers l'État comme vers la divinité tutélaire. L'État, surmené, ne répond à cette attente qu'en faisant, chaque jour, un peu plus de fausse monnaie et en aggravant les impôts.

J'imagine que le philosophe, s'il est assuré d'un refuge, me reprochera peut-être de trop songer au temporel. C'est que le temporel, ici comme en tout, est le substrat du spirituel. Que la monnaie trébuche et s'anémie, aussitôt l'âme d'un peuple commence à fléchir, à trembler : elle doute de tout et d'elle-même. Qui veut sauver le génie de la France devra d'abord sauver le franc.

PRÉLUDE A LA CONSULTATION NATIONALE

LA RÉFORME ÉLECTORALE DANS L'IMPASSE

SCRUTIN A DEUX TOURS OU TOUR UNIQUE ?

Avec quel mode de scrutin les électeurs iront-ils aux urnes cette année ? La discussion décevante engagée au parlement laisse peser une lourde incertitude sur le résultat final. Mais le seul fait que les pouvoirs de l'Assemblée nationale approchent de leur terme légal donnait à la question un caractère d'acuité tel que le conflit surgi au sein de la majorité gouvernementale risquait d'ouvrir une crise politique quasi insoluble.

Il faut reconnaître que jamais peut-être le mode de votation n'aura eu autant de gravité, étant donné ses répercussions possibles sur la politique française, qu'à cette heure où le pays se doit de prémunir sa sécurité et ses institutions contre des dangers redoutables.

L'instrument électoral forgé en 1946 en fournit-il les moyens ? Certes non ! La loi en vigueur n'a pu résister à l'épreuve d'une seule législature tant le comportement et les décisions du parlement ont eu à souffrir du régime des partis qui l'a enfantée. Aussi bien la nécessité de recourir à un mode de scrutin autre que la proportionnelle est-elle apparue à tous... sauf peut-être à ceux des partis et des parlementaires qui, ayant été les bénéficiaires directs de la loi, s'en seraient volontiers accommodés cette fois encore. Mais les difficultés ont surgi dès qu'il s'est agi de déterminer les modalités d'un régime électoral nouveau. Peut-on ajouter, sans vouloir offenser quiconque, qu'elles ont été aggravées parfois par des préoccupations un peu trop... conservatoires ?

Il n'est pas, en vérité, de régime électoral parfait et chacun des systèmes utilisés jusqu'ici comportait des injustices et des imperfections. La France en a expérimenté un certain nombre : le scrutin de liste à un tour, appliqué en 1848 et en 1871 ; le scrutin majoritaire à deux tours, en 1885 ; le scrutin d'arrondissement, qui a joué durant un demi-siècle, de 1886 à 1936, encore qu'un système de proportionnelle bâtarde à un tour ait présidé, entre temps, aux élections de 1919 et de 1924.

La Quatrième République a cru devoir rompre avec le scrutin d'arrondissement auquel était finalement revenue sa devancière, pour y substituer la représentation proportionnelle votée le 4 octobre 1946 au Palais-Bourbon par 295 voix communistes et M. R. P. contre 245, ce qui peut expliquer pour une large part les résistances qui se dressent actuellement contre toute modification sérieuse de la loi dans un sens majoritaire. Car au-dessus même des intérêts des partis et des réflexes utilitaires de certains élus qu'inquiète le prochain verdict électoral on retrouve dans le conflit actuel les échos de la vieille querelle entre « proportionnalistes » et « majoritaires ».

Que la R. P., considérée longtemps comme une panacée aux difficultés politiques, ait répondu aux espoirs de ses partisans les plus ardents, il est permis d'en douter ! Outre qu'elle comporte à son passif la triste défaillance du parlement de Weimar devant l'hitlérisme, le jeu de la proportionnelle ne s'explique guère que dans les nations où de grands partis fortement caporalisés marquent la vie publique de leur empreinte profonde. Ces partis imposent alors au corps électoral les élus désignés par eux et relevant étroitement de leur discipline. De même les ministres ne sont plus au sein du gouvernement que les délégués des partis devenus maîtres absolus de la direction des affaires du pays.

La rigueur d'un tel mécanisme a pour effet d'écarter les individualités fortes de l'activité politique au bénéfice des « militants »... et la qualité du recrutement parlementaire risque de s'en ressentir. Mais le plus grave reproche adressé à la R. P. c'est qu'elle aboutit à figer la politique dans un « immobilisme » déprimant, rançon quasi obligatoire de coalitions nouées entre des partis dont les doctrines et le comportement à l'égard des problèmes d'actualité diffèrent profondément.

Les « vertus » de la représentation proportionnelle ont d'ailleurs découragé jusqu'aux plus fervents de ses partisans. N'est-ce pas Raymond Poincaré qui fit rétablir en 1927 le scrutin d'arrondissement ? Quant à l'ardent « erpéiste » que fut Léon Blum aux côtés de Jean Jaurès, il devait, à l'heure des ultimes méditations, confesser publiquement son erreur.

« Scrutin passionnel, scrutin de jeu, incapable de fournir, disait-il, l'image fidèle, véridique et juste de la composition politique du pays. Jamais, ajoutait-il, l'action parlementaire n'a été plus visiblement dirigée par la hantise électorale. » Un tel aveu basé sur l'expérience du pouvoir prenait une éloquence particulière dans la bouche du leader socialiste qui avait célébré jadis comme une vertu cardinale le fait pour la représentation proportionnelle de libérer les élus de la tyrannie des électeurs !

Est-ce à dire qu'à l'opposé le scrutin d'arrondissement se pare de toutes les qualités ? Le plus grave reproche qu'on lui fait, c'est qu'il oblige les élus à subir l'exigeante tutelle des intérêts locaux. Mais s'il a fonctionné à treize reprises sous la Troisième République n'est-ce pas qu'il répond, plus que tout autre système, au tempérament français comme à la structure même de notre pays, au sol si varié, aux horizons si divers ? L'électeur en France entend choisir lui-même ses représentants, et non se laisser imposer des candidats par des états-majors irresponsables.

S'ils avaient voix au chapitre les Français et les Françaises opteraient sans nul doute, dans leur immense majorité, pour le retour au scrutin majoritaire, uninominal ou départemental : tous les sondages effectués en témoignent.

Proportionnelle ou scrutin majoritaire, le choix du moins eût été net et franc s'il avait été possible de rallier une majorité dans l'actuel parlement sur l'un ou l'autre système. Mais, faute de pouvoir dégager cette majorité, des solutions de compromis ont été envisagées dont on s'est vite aperçu qu'elles n'offraient pas davantage de possibilités d'aboutir, en même temps qu'elles constituaient des expériences hasardeuses et lourdes d'incertitude.

A la vérité, le problème d'un changement de scrutin se pose plus encore sur le plan de la politique générale que sur celui de la stricte justice électorale : « La représentation nationale, disait J. Jeanneney, n'est pas un gâteau ou une pomme dont il s'agit de distribuer équitablement les morceaux, elle est un moyen de constituer l'Etat sur des bases solides. »

C'est en effet le souci de dégager du jeu normal et honnête du suffrage universel une majorité forte et stable, capable de soutenir fermement le gouvernement à qui est confiée la gestion des affaires du pays, qui devrait inspirer toute réforme électorale. Celle-ci, malheureusement, est trop souvent envisagée en fonction de ses répercussions possibles sur les effectifs des partis au parlement, le meilleur scrutin devenant celui qui permettra à tel ou tel parti de conserver dans la nouvelle législature le maximum des sièges qu'il détient actuellement au Palais-Bourbon.

De là cette multiplicité de combinaisons qui se sont fait jour — plus d'une vingtaine — depuis le scrutin d'arrondissement, resté cher aux radicaux, à la représentation proportionnelle intégrale, en passant par le scrutin majoritaire à deux tours et par les tentatives maritales entre la représentation proportionnelle et le principe majoritaire.

Mais le problème crucial reste celui du second tour de scrutin et il est dominé par l'hostilité conjuguée des communistes et du M. R. P. à cette formule. Pour les premiers, le second tour représente en effet la lourde menace d'un regroupement, d'une large coalition se constituant pour faire échec aux candidats d'un parti au service d'une puissance étrangère. De son côté le M. R. P., parce qu'il se sent en perte de vitesse sur 1946, redoute que les désistements du second tour ne s'opèrent trop souvent par-dessus lui et en vertu de vieilles traditions d'avant guerre dans lesquelles il n'avait pas sa place.

Pour parer à cette double hostilité un barrage résolu s'est constitué contre toutes les tentatives sérieuses de modification du scrutin. Après avoir ajourné de mois en mois l'étude des modalités d'une réforme dont ils avaient pourtant approuvé le principe, les membres de la commission du suffrage universel ont repoussé successivement toutes les solutions qui leur étaient offertes. Ayant ainsi tout balayé, la commission n'avait d'autre ressource que de se retourner vers le gouvernement, et M. René Pleven, soucieux de trouver un terrain de conciliation entre les partis de la majorité, chargea de ce soin un comité interministériel. Ce comité croyant trouver dans le mécanisme des apparentements un moyen d'apaiser les inquiétudes des républicains populaires, l'accord s'était fait non sans peine sur une formule transactionnelle due au socialiste Guy Mollet, qui comportait le scrutin à deux tours avec apparentements possibles à chacun des deux tours. Les partis ayant passé contrat pour cet apparentement et qui totalisaient dès le premier tour 60 % des suffrages obtenaient tous les sièges. En cas de ballottage, 55 % des suffrages à l'ensemble des partis ainsi apparentés leur permettaient de se partager également tous les sièges.

Si léonin, si arbitraire qu'apparaisse un tel partage du gâteau parlementaire, le projet Giacobbi-Guy Mollet n'en rendait pas moins possible un accord dès l'instant que le gouvernement, ministres M. R. P. compris, lui donnait son aval. Et il assurait, semble-t-il, le moyen de réaliser, tout au moins au second tour, la plus large union possible entre les partis nationaux.

Mais cet accord, conclu sous la haute autorité de M. Pleven, n'était qu'un trompe-l'œil puisque, en dépit de l'adhésion de leurs ministres au nouveau système, les élus républicains populaires devaient persister dans leur hostilité au second tour. Avec l'appui empressé des communistes ils obtenaient, par 25 voix contre 18, le rejet du texte gouvernemental par la commission. La discussion publique engagée devant l'Assemblée nationale a témoigné d'une égale confusion. Non seulement la même coalition s'est retrouvée pour faire échec, par 329 voix communistes et M. R. P., au scrutin de liste départemental à deux tours, mais tous les autres systèmes soumis aux députés, y compris le scrutin à un tour, ont été écartés, les communistes prenant un plaisir évident à pareil jeu de massacre. Huit votes, huit majorités négatives, toute perspective s'éloignait d'une modification sérieuse de la loi.

Et le gouvernement ne pouvait espérer tirer la réforme de l'impasse sans engager sa responsabilité devant l'Assemblée nationale, au risque d'une dislocation interne ou d'un échec définitif résultant du jeu des intérêts coalisés. Or le maintien du mode de scrutin de 1946, dont le pays ne veut plus, ou le recours à un système équivoque et impopulaire peut avoir des conséquences redoutables. Accentuer le courant abstentionniste, aggraver l'incompréhension entre la nation et le pouvoir législatif avantageraient finalement les extrémistes, contre lesquels on voulait dresser un rempart solide.

Se laisser aller à des expériences aussi hasardeuses que le scrutin à un tour aboutirait à mettre la politique française à la merci, durant cinq ans, d'un coup de dés, alors que les efforts conjugués de tous ne seraient pas de trop pour sauvegarder la sécurité et l'indépendance nationales, les libertés humaines et la civilisation occidentale contre les ambitions totalitaires.

Pareille responsabilité serait lourde à porter pour les partis qui continueraient à refuser au suffrage universel un mode d'expression clair, compréhensible, qui permette aux Français d'exprimer librement leur volonté et qui rende possible ensuite le grand rassemblement national qu'imposent les circonstances. Faute de cette réforme, n'appartiendrait-il pas alors aux électeurs de réclamer le droit de choisir le statut électoral qui leur convient ?

SI ROME A SUCCOMBÉ

par DANIEL-ROPS

Daniel-Rops, qui désormais tiendra chaque mois dans « France-Illustration » une rubrique nouvelle : « les Temps et les Destins », est trop connu pour qu'une présentation soit nécessaire. « Best-Seller » de l'édition française depuis la Libération avec « Histoire sainte » et « Jésus en son temps » (près de 450.000 exemplaires), traduit en quatorze langues, dont le chinois et le japonais, il a acquis la classe internationale. Le romancier de « Mort, où est ta victoire? », l'historien de l'Église a débuté, il y a vingt ans, comme essayiste, et tels de ses essais ont fait date : « le Monde sans âme » ou « la Misère et nous ». Dans cette chronique nouvelle il se propose d'éclairer, aux leçons de l'histoire, les problèmes de notre époque et de considérer nos drames avec cette sagesse et cette sympathie humaine qu'une longue fréquentation du passé et une grande foi dans l'avenir lui ont données.

La mort des civilisations est le mystère le plus angoissant de l'histoire. Que des sociétés humaines puissent s'effondrer dans les abîmes du temps sans laisser d'autres souvenirs que des champs de ruines et des momies, notre esprit a autant de peine à l'admettre que l'idée même de notre mort personnelle. Devant les vastes fouilles de Grèce, d'Égypte ou de Crète, quel visiteur ne s'est pas senti le cœur serré ? Il me souvient de la poignante inquiétude que j'éprouvai à Éphèse en considérant cette eau moirée, fiévreuse, stagnant au creux d'un vallon de joncs et d'asphodèles, d'où émergeaient de misérables débris de colonnes et de métopes en marbre jauni : que le Temple d'Artémis fût là, la première des sept merveilles du monde, il était à mon cœur impossible d'y croire, alors même que mon esprit le savait...

Un anniversaire, qu'il sera opportun de célébrer dans quelques semaines, je veux dire le déferlement de l'attaque d'Attila sur l'Occident il y aura tantôt 1.500 ans, nous amène cependant à nous remémorer, comme une tragique certitude, un des plus spectaculaires écroulements de l'histoire : celui de l'Empire romain. Oui, il y a exactement quinze siècles l'Occident mourait, cet Occident né de la volonté, de la patience, du courage des Fils de la Louve et qui, en moins de soixante-quinze ans, cesserait d'être. L'image reçue, l'explication qu'on trouve dans tous les manuels, est que Rome a péri sous les coups des Barbares, que ce sont les Vandales, les Goths, les Burgondes, les Francs et, subsidiairement, les Huns d'Attila qui ont jeté à terre l'admirable édifice de la *Pax Romana*. Mais cette explication est trop simple, beaucoup trop simple. A qui considère de plus près cet événement, il pose une question.

Car enfin au moment où surgirent, sur le Rhin, certaine nuit glacée du 31 décembre 406, les hordes de Germains, l'Empire avait encore des forces considérables. Il possédait des légions, des forteresses, des routes stratégiques, des flottes, une diplomatie habile à dissocier l'adversaire. En face de lui, les bandes d'envahisseurs manquaient singulièrement d'organisation, de cohésion, aussi incapables de conquérir la mer que d'assurer un ravitaillement régulier des troupes. Même en tenant compte des « cinquièmes colonnes » que constituaient dans les provinces romaines les Germains précédemment installés comme auxiliaires ou comme colons agricoles, la situation paraissait plus favorable aux forces de la civilisation qu'à celles de la barbarie. Et pourtant, Rome a péri...

C'est qu'en réalité la magnifique apparence de la grandeur romaine n'était qu'une apparence. Dans ses structures profondes l'Empire était atteint. Politiquement, que restait-il de l'ancienne puissance impériale ? Coupé en deux depuis plus de vingt-cinq ans, depuis Théodose, l'Empire ne pouvait plus unir ses forces contre l'ennemi commun. A l'abri derrière ses forteresses, ses institutions, ses codes, l'Orient byzantin poursuivait seul, et poursuivra mille ans encore, ses destins.

L'Occident est déjà prêt pour l'anarchie. On ne considère pas sans répugnance ses derniers maîtres, les empereurs de Ravenne, qui, derrière leurs marécages, mènent une vie mêlée de dévotion et de débauche, ne s'intéressant qu'aux intrigues du poison et du poignard, prompts à faire tuer leurs meilleurs serviteurs et à trahir leur propre cause. Partout c'est l'ambition, l'appétit, l'égoïsme déchaînés. On ne se reconnaît plus parmi tant de fidélités suspectes, tant de rebellions et de sécessions.

Le système gouvernemental lui-même paraît grippé, dans le sens où l'on dit qu'un moteur l'est. L'étatisme et le fonctionnarisme, ces plaies inévitables des régimes menacés, n'aboutissent qu'à stériliser les forces vives. « Il y a, dit un contemporain, plus de fonctionnaires que de contribuables pour les payer... » Une crise financière qui dure depuis plus de cent ans résiste à tous les remèdes : inflation et déflation, impôts accrus, manipulations du titre des monnaies. La vie monte sans cesse, malgré les édits de fixation des prix : le premier date de l'an 301. La production est paralysée. Salvien, le Bernanos du Ve siècle, tirera la morale de cette histoire : « Les pauvres gens, exaspérés, souhaitaient l'arrivée des envahisseurs : ils suppliaient Dieu de leur envoyer les Barbares. »

Une crise sociale affreuse grandit. L'esclavage, cette misère nécessaire du monde antique — nécessaire puisque les machines n'existaient pour ainsi dire pas — avait pris des dimensions colossales. A Rome, sur quatre habitants il y avait au moins deux esclaves. Si ceux des villes étaient relativement favorisés, ceux des champs et des mines connaissaient un sort tragique. Aussi la colère grondait-elle sans cesse parmi ces masses : le spartakisme était endémique. Des esclaves rebelles partaient à travers les campagnes : Bagaudes de Gaule, Circoncellions d'Afrique. Lorsque Totila, ce Napoléon goth, dont la fascinante figure devrait bien faire l'objet d'un livre, mènera contre Byzance la lutte suprême il offrira l'affranchissement à tous les esclaves d'Italie et, du coup, aura à son service une armée.

La crise morale n'est pas moins grave que les autres. Entre des peuples qui ne veulent plus ni travailler, ni se battre, ni avoir d'enfants, et un gouvernement qui, par peur des troubles, nourrit et distrait gratuitement ces oisifs, qui est le plus méprisable ? L'étiage moral est assez bien donné par ces spectacles du cirque où des générations se sont distraites à voir flamber vif des hommes ou livrer des femmes aux pires outrages. Dans tous les milieux, la morale personnelle est en déroute : divorce, adultère public, abandon d'enfant, prostitution sont des tares contre lesquelles toutes les lois sont inopérantes. Qu'il ait fallu, en quatre siècles, édicter près de cent textes contre l'adultère prouve assez que tous étaient inopérants. Il y avait des exceptions ? Certes ! Et de très honnêtes familles devaient vivre selon les meilleurs principes. Mais, dans l'ensemble, la conscience était rongée par le ver.

Enfin, et c'est là sans doute l'explication décisive, les bases spirituelles de la société sont menacées. Le vieux culte traditionnel n'a plus de sens qu'officiel ; celui de Rome et Auguste n'a jamais été qu'un fonctionnarisme. Les religions à mystères, Isis, Mithra et autres, se décomposent en superstitions aberrantes, en magie, en sorcellerie, en astrologie. Et le christianisme, devenu religion d'État depuis 380, n'a pas encore assez pénétré toutes les masses pour amener un renouvellement profond : l'atmosphère même est si chargée de miasmes que lui-même — qu'on relise saint Jérôme ou saint Augustin — risque d'être contaminé...

Quand on a ainsi passé en revue les divers aspects de cette société antique, promise, dans un proche avenir, à la mort et à la sujétion, on n'évoque pas sans tristesse le mot que saint Jérôme, du fond de sa cellule de Bethléem, lançait à la face du monde comme un avertissement : « Ce qui fait les Barbares si forts, ce sont nos vices ! » Un grand évêque de Lyon au Ve siècle, saint Eucher, prit un jour comme thème d'un sermon cette image frappante : « Nous sommes dans un monde à cheveux blancs... » Là est la vérité. Pour l'organisme humain, il vient un moment où tous les remèdes, toutes les greffes, toutes les transfusions sont radicalement inutiles, car l'usure physiologique, par avance, les frappe de stérilité. En serait-il de même pour les sociétés humaines ? Spengler, Toynbee ont-ils raison ? Les collectivités et les individus obéissent-ils à un analogue destin qui, après les avoir arrachés au néant, inéluctablement les y ramène ?...

Dramatique leçon que celle du grand écroulement du Ve siècle. Si Rome a péri, ce n'est point par la faute des Barbares ; les Vandales, les Suèves, les Goths, les Francs et les autres Germains n'ont été que les agents efficaces d'une décision que, depuis longtemps déjà, l'Histoire avait prise. Une civilisation ne succombe sous les coups des ennemis extérieurs que lorsque, intérieurement, elle est usée, malade, et qu'elle s'est, en somme, détruite elle-même. Politiquement désunie, organiquement atteinte, socialement injuste, moralement viciée, et, en définitive, déracinée de ses bases spirituelles, la société antique s'était elle-même condamnée à mort. Et ce n'est pas seulement aux Occidentaux d'il y a 1.500 ans que s'adresse ce tragique avertissement.

LA MÊLÉE CHINOISE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

En ce début d'année, on peut se demander si le destin de l'Indochine — actuellement encore sous le signe d'une lutte à deux — ne sera pas bientôt emmêlé à l'immense conflit de la Chine. Car il n'est plus d'illusions : la récente déclaration de Chou En Lai, en riposte à la condamnation morale de l'O. N. U., est un témoignage de la lutte à outrance, sur tous les fronts.

L'intransigeance communiste n'est que l'application des grandes décisions qui furent prises à Pékin le 2 septembre 1950, lors de la conférence des chefs du parti dans l'ancienne cité impériale. Ce jour-là il fut reconnu que les objectifs rouges ne pourraient être atteints sans l'épreuve de force avec les Etats-Unis et le monde occidental en général. Depuis des semaines déjà avaient commencé, par les chemins de fer et les routes, les immenses transports de troupes.

Les forces chinoises, issues de la guerre civile contre Tchiang Kai Chek, consistaient essentiellement en quatre armées de campagne. On pouvait estimer les effectifs maintenus sur pied à plus de 2 millions de réguliers. Tout d'abord le régime de Mao Tse Toung avait cru que ce potentiel militaire serait suffisant pour la subjugation de l'Asie. Pendant que les deux principales armées de campagne étaient chargées de l'invasion de Formose, les deux autres pourraient étendre la puissance rouge sur tout le Sud-Est ; tout le continent devait être nettoyé des blancs, selon la fameuse formule : l'Asie aux Asiatiques. A l'autre extrémité, ce serait aux Coréens du Nord de liquider le principal « pied-à-terre » impérialiste, à savoir la Corée du Sud, sous protection américaine.

L'échec inattendu des Coréens du Nord ruina tous ces plans à « bon marché » — je veux dire non onéreux pour la Chine. Le renforcement de la puissance américaine aux confins de la Mandchourie apparut aux communistes de Pékin comme le danger numéro un. Dès lors non seulement les communistes mobilisèrent pratiquement la Chine immense, mais ils construisirent un nouveau dispositif d'attaque et de défense, prévu pour les grandes éventualités.

Certes le point d'application de l'effort fut la Corée. Pour cela fut transportée, en une sorte d'immense migration vers le Nord, depuis les ports du Fu-Kien jusqu'à la Mandchourie, la force de choc du régime — la quatrième armée de campagne, celle du fameux général Lin Piao.

On connaît la suite. A la vérité, les Chinois ne s'illusionnaient pas d'un triomphe facile. Aussi l'intervention de l'armée Lin Piao au delà du Yalou fut-elle accompagnée de la mise sur pied de tout un système militaire complexe sur les autres frontières. D'abord il s'agissait de développer les liaisons terrestres avec l'U. R. S. S. protectrice. Cette mission incomba à la I^re^ armée de campagne, commandée par le général Peng Te Wei.

Deux autres armées de campagne — la II^e^ et la III^e^ — demeuraient en Chine du Sud à la fois comme une protection pour les grandes villes côtières, comme Shanghaï et Canton, et comme une menace vers les riches deltas du Sud-Est asiatique.

Au printemps et dans l'été 1950, il semblait que les troupes chinoises se préparaient à des actions hostiles contre les pays du Sud-Est asiatique. A vrai dire, une offensive fut même lancée contre le Tibet — offensive fort mystérieuse. Cette action vers le Sud devait revenir à la II^e^ armée de campagne, aux ordres du général Liu Po Cheng, surnommé le Dragon borgne. Mais le rôle le plus actif était réservé à un subordonné de Liu Po Cheng, le général Cheng Keng, gouverneur communiste de cette province du Yunnan qui commande la grande voie de pénétration vers Rangoun et les Indes — à savoir la route de Birmanie. Aux frontières mêmes de l'Indochine, plus de deux cent mille hommes étaient dangereusement accumulés. Plus précisément, le général Cheng Keng dirigeait la coopération chinoise avec le Vietminh d'abord par l'aide en matériel et en techniciens. Et même, de son P. C. du Kouang-Si, il commanda, pour l'ennemi sino-vietminh, les batailles de Dong-Khé et de Langson.

Pourtant, au cours de ces dernières semaines, ces menaces chinoises ont paru s'atténuer : c'est que le régime de Mao Tse Toung craint, en riposte à ses interventions en Corée, le débarquement des armées nationalistes de Formose dans la Chine méridionale encore mal soumise — et qui pourrait être soulevée contre lui.

Pour parer à ces dangers le gouvernement communiste a laissé en Chine du Sud la III^e^ armée de campagne, commandée par le général Cheng Yi. Son état-major est basé à Shanghaï.

Et cependant, depuis quelques semaines, tout se passe comme si les communistes mettaient sur un pied de guerre totale toutes les provinces méridionales, avec une hâte et une dureté fébriles. L'époque relativement douce de la « rééducation » est bien terminée. Maintenant la répression policière est déchaînée non seulement contre les anciens partisans du Kuomintang, mais contre les gens du parti soupçonnés de tiédeur. Des personnages connus sont arrêtés et disparaissent. Les rafles et les exécutions s'étendent jusque dans les plus petites villes. Il ne s'agit plus de convaincre, mais de supprimer. C'est la terreur, à Canton en particulier.

En même temps sont prises d'urgence d'extraordinaires précautions militaires. Dans les villes, des milliers de coolies creusent des tranchées et des abris. Les rues se garnissent de barbelés et de blockaus. Et même des canons de D. C. A. sont hissés sur les terrasses des principaux hôtels de Canton. Mais surtout, les communistes font exécuter en toute hâte des travaux de fortification dans les petites îles à l'embouchure de la rivière des Perles, comme s'ils voulaient menacer Hong-Kong et Macao. Cependant certains indices démontrent leur peur d'une action adverse. Ainsi le démontage des usines est accéléré dans toutes les cités côtières, et particulièrement à Shanghaï. Les archives et les dossiers importants sont emportés vers l'intérieur. Et même, dans certaines régions que les communistes jugent particulièrement menacées — comme le port de Swatov, en face de Formose — les administrations publiques sont elles aussi évacuées. A priori il est difficile de distinguer le sens de ces mesures, de savoir si elles sont défensives ou offensives. Elles témoignent en tout cas de la croyance en la réalité du danger et sont la préparation d'un champ de bataille. Dans l'attente des combats possibles, les communistes « chauffent » la population, par tous les procédés éprouvés de la propagande, contre ce qu'ils appellent déjà l'ennemi — et il s'agit bien moins des nationalistes de Tchiang Kai Chek que des « impérialistes » américains d'abord et français ensuite.

L'année dernière a été marquée par le choix communiste de l'intervention en Corée, cette année sera celle de la décision américaine — porter ou ne pas porter la guerre à même le sol chinois.

En effet, infinies sont les perspectives de la guerre de Corée. Maintenant, après de grosses erreurs de sur ou de sous-estimation, on commence à avoir une idée plus précise de la force militaire des armées communistes. Les troupes rouges procèdent par à-coups — chacun consistant en une lente saturation, en une offensive éclair puis en une quasi-disparition : le processus est le même en Indochine.

Les Américains sont amenés à se demander : plutôt que de jouer sur un « titisme » illusoire, plutôt que d'attendre le développement des événements à l'heure communiste, s'il ne vaudrait pas mieux, à la prochaine tension, essayer de faire exploser la Chine du Sud par le débarquement de l'armée Tchiang Kai Chek dans ces contrées toujours anarchiques, en tout cas minées par les guérillas antirouges ?

Il y a là une grande énigme : que sont maintenant ces troupes nationalistes, qui furent si régulièrement battues pendant si longtemps, qui étaient manifestement démoralisées voilà quelques mois encore ? Nombreux cependant sont ceux qui accordent une valeur réelle aux éléments de Formose. Depuis un an ces unités ont été rééquipées, réentraînées, systématiquement instruites sous la direction du général Sung Li Jen — lui-même formé aux méthodes américaines. Les troupes de Formose perdent le complexe des défaites au fur et à mesure qu'elles s'intègrent, bon gré, mal gré, dans le camp occidental, qu'elles sentent derrière elles de nouveau la puissance des Etats-Unis. Actuellement l'armée de Tchiang Kai Chek comprend de 400.000 à 600.000 hommes, dont certains éléments formeraient des unités excellentes.

Cependant le débarquement ne pourrait réussir, à la longue, que s'il provoquait en Chine du Sud une contre-révolution populaire contre le régime communiste. L'hypothèse est vraisemblable, car depuis un an les guérillas antirouges se sont multipliées. On peut dire que les montagnes, dans les provinces méridionales du Kouan-Toung, du Kouang-Si et du Yunnan, sont aux mains de bandes insurgées : depuis quelque temps le Kuomintang travaille activement à transformer cette anarchie en une résistance véritable.

Ainsi, à priori, une entreprise nationale sur cette Chine du Sud plus ou moins rebelle paraît avoir des chances de réussite. Mais les Américains hésitent à cause du prix.

Tout d'abord, un débarquement nationaliste en Chine n'est possible qu'avec une participation U. S. A. directe, au moins en ce qui concerne la marine et l'aviation. Ainsi les U. S. A. passeraient de l'étrange situation actuelle à une guerre ouverte ou quasi ouverte avec la Chine communiste. On devine les risques d'un « coup » pareil. D'abord, est-ce que les autres nations démocratiques — tout d'abord l'Angleterre, le Commonwealth et les Indes, mais aussi la France — approuveraient ?

D'autre part, on se demande à quoi conduirait un débarquement nationaliste. Supposons que Tchiang Kai Chek réussisse — par des succès initiaux — à soulever la Chine du Sud : son prestige moral serait-il suffisant pour rassembler les Chinois révoltés sous son égide, pour la constitution d'un Kuomintang rénové ? C'est possible, mais pas certain. Et même si Mao Tse Toung perdait — définitivement ou provisoirement — la Chine du Sud, son régime, essentiellement basé sur le Nord et le Centre, n'en serait pas sérieusement ébranlé.

Il n'apparaît pas d'issue logique à l'imbroglio actuel. Que faire en effet avec la Chine rouge ? Il est également impossible de l'amadouer ou de la détruire. Et avec le temps son potentiel augmentera vraisemblablement. Alors, faudrait-il abandonner l'Asie ? Mais combien de temps faudrait-il pour qu'une Asie communiste — et puissante — se constitue contre l'Europe ? Ce pourrait être rapide !

Et l'Indochine ? A vrai dire, quelle que soit l'évolution des événements en Corée, à Formose et en Chine du Sud, elle n'est nullement à l'abri d'un « coup » chinois. Si la situation s'aggrave en ces contrées, il est possible que le régime de Mao Tse Toung soit tenté par une revanche ou une diversion vers le Sud-Est asiatique. Si au contraire elle se détend au nord du continent, le communisme pourrait utiliser ses forces ainsi dégagées contre l'Indochine. D'ailleurs — et en tout état de cause — au cas où le corps expéditionnaire remporterait des succès importants contre le Vietminh, il est probable que Mao Tse Toung viendrait au secours de son allié Ho Chi Minh. Il pourrait toujours lui envoyer des volontaires.

Dans ces conditions, on comprend que le général de Lattre ait ordonné la construction de camps retranchés autour d'Hanoï et d'Haïphong. A l'abri de leurs fortifications nouvelles, ces deux villes doivent être les ancres d'amarrage du dispositif militaire français au Tonkin pour la défensive comme pour l'offensive. De plus en plus — comme l'ont marqué les conversations de M. Pleven aux Etats-Unis — l'Indochine fait partie de l'ensemble stratégique anticommuniste en Extrême-Orient. C'est désormais sous cet angle qu'il faut considérer les événements qui peuvent se dérouler en ce point crucial de l'Asie.

LA GUERRE EN CORÉE

L'HÉROÏQUE EXPLOIT DU BATAILLON FRANÇAIS A CHIPYONG

CE PETIT CORÉEN A ÉTÉ ADOPTÉ PAR LES SOLDATS DU BATAILLON.

LIBRE à certains de ne voir dans la poursuite de la lutte coréenne qu'un prétexte à humour facile. Sur la plupart d'entre nous, correspondants de guerre, la Corée exerce une étrange, une horrible fascination. La pensée de ceux qui souffrent et meurent là-haut nous hante. Le décor dans lequel se déroule l'action ne nous abandonne guère. C'est en nous jurant de n'y plus revenir que chaque fois nous quittons la péninsule. Le Japon nous accueille. Le charme, la grâce de ce pays agissent sur les nerfs les plus tendus. Mais bientôt un séjour prolongé à Tokio devient intolérable. Brusquement on décide de repartir. Et l'on repart vers la Corée... et le froid.

Un « je ne sais quoi » m'avait soufflé l'autre jour de regagner le front, d'y rejoindre le bataillon français. Non que les nouvelles fussent alors moins ternes que d'ordinaire. Un pressentiment vague m'avertissait néanmoins d'événements récents ou prochains. Mais, entre Tokio et Taegu, pas de place sur aucun avion. Force était donc de passer par Ashyia, à 1.000 kilomètres au sud de l'archipel. Un C 47 s'en envolerait bien pour l'est ! De fait, le lendemain, en compagnie d'une vingtaine de jeunes G. I. dont c'était le premier voyage en Corée, je survolais une banquise de nuages d'où émergeaient la collerette de glace du Fujiyama et les pics des Alpes japonaises. Puis ce fut le détroit de Tsou-Shima, et enfin, plus fauves, plus usées, plus chaotiques que jamais, les montagnes de Corée.

« Et c'est pour cela que nous allons nous battre ? » demanda l'un des soldats. Il avait dix-neuf ans. Son désir, qu'il me confia plus tard, avait été, ses études une fois terminées, de faire du journalisme. « Maintenant, dit-il, je me rends bien compte que je serai soldat pendant si longtemps... » Je ne répondis rien. Notre transport se posait sur la piste de Fusan. Déjà la poussière nous reprenait, l'effarante « farine » coréenne qui sauf dans le nord, brunit, rougit la neige.

A Taegu, des rumeurs inquiétantes, les premières, me parvinrent. Elles se précisèrent à Chungju, et plus encore au quartier général de la 11e division, où je passai

PAR NOTRE CORRESPONDANT DE GUERRE PAUL MOUSSET

LA DIVISION CHINOISE QUI LANÇA DES « ATTAQUES-SUICIDES » AUTOUR DES POSITIONS ALLIÉES DE CHIPYONG-NI LAISSA 3.500 TUÉS ET BLESSÉS SUR LE TERRAIN.

la nuit : le bataillon français venait de se faire sérieusement « accrocher » plus au nord, à l'ouest de Wonju. Il y avait des blessés et des morts. On me donnait des noms. Mais seul, avec un bataillon du 23e régiment d'infanterie américain, il avait vaincu *une division* chinoise. Non sans mal ni sans pertes d'ailleurs ! En tout cas, ceux qui se gaussaient de la disparition des Chinois avaient eu tort. L'expérience, coûteuse, le démontrait.

... A peine m'aperçus-je de la randonnée dans laquelle je me lançai à bord d'une jeep, par des pistes qui semblaient des lits de torrents, tant m'angoissaient des informations que je voulais encore espérer fausses. Elles ne l'étaient pas. Ceux qu'on m'avait dit morts l'étaient, malheureusement. « Ah ! quel baroud vous avez manqué là ! » s'exclamèrent, dès mon arrivée, mes camarades français. Et le général Monclar d'ajouter : « Tous les combattants ont été admirables. » Quant au chef du 23e régiment, le colonel Freeman, un des soldats les plus qualifiés que compte l'armée américaine, il me déclarait peu après : « Ça été une des rares fois où je me suis demandé s'il serait possible de redresser une situation des plus critiques... » Il ne disait pas, je l'appris ensuite, qu'à un certain moment il avait escaladé un char, qu'il s'était lui-même installé au canon, ne voulant laisser à personne la responsabilité de tirer au plus près.

... Bien qu'ils soient persuadés du contraire, les soldats ne savent pas décrire une bataille. Les questions de cotes, de courbes, de dénivellations, d'unités engagées revêtent pour eux une importance qui échappe aux civils. Pendant toute une partie de la nuit, il me fallut souvent ramener mes interlocuteurs au fait, à celui du moins qui m'intéressait. Et voici, brutalement abrégé, ce qu'on me raconta :

Au début de février, une force d'intervention franco-américaine — une *task force* — composée du bataillon français et d'un bataillon américain, recevait mission d'avancer vers le nord-ouest. L'objectif principal à atteindre à la fin de la première journée était le village de Chipyong-Ni. Les compagnies de progresser alors en suivant les lignes de crête. Marche épuisante si l'on songe qu'étant donné la faible altitude des rivières coréennes une cote 500 correspond à peu près en France à une montagne de 2.500 mètres. Marche non sans danger : en contre-bas se voyaient encore des cadavres et les véhicules d'une patrouille motorisée américaine tombée peu auparavant dans une embuscade. Il faisait déjà nuit quand les deux bataillons atteignirent Chowang-Ni, à 4 kilomètres du but fixé. Ordre d'arrêt. « Que les compagnies s'installent sur la défensive, dans la montagne, en dispositif fermé. » Intense était le froid, que les hommes ressentaient d'autant plus qu'ils se trouvaient en tenue de progression, c'est-à-dire sans matériel de couchage. Devant eux, sous un ciel bouché, une vallée resserrée, bordée de hautes crêtes. Du brouillard. Du givre. De la neige, bien entendu. Un calme hallucinant. « C'est celui-ci plus encore que le froid, me dit un lieutenant, et malgré notre fatigue, qui nous empêcha de dormir. Par bonheur ! »

ATTAQUE-SURPRISE, FURIEUSE MÊLÉE

Par bonheur !... Car, vers 4 heures du matin, une fusillade éclate, d'abord dans le sous-quartier d'une des compagnies, pour s'étendre bientôt à tout le secteur. La surprise est complète. En dépit des pentes vertigineuses par endroit, les Chinois, favorisés par les nuages et le givre, ont progressé dans un silence total. Et soudain, en masses compactes, hurlantes, ils se ruent à l'assaut. Dès les premières minutes, les Français doivent se défendre, à la grenade. Presque aussitôt c'est le corps à corps. Un homme dispute sa mitrailleuse à trois Chinois qui s'accrochent à lui, et parvient à les mettre hors de combat... à coups de poing. La mêlée devient furieuse. Ce sont des grappes humaines qui s'agglutinent et se dissolvent. Grièvement blessé, le lieutenant Ange Nicolaï continue à exhorter sa section. Mais un flottement se produit. Les Français de cette compagnie perdent du terrain. Leur jeune commandant, le capitaine Léon Serre, un de la Légion, s'élance. Bouleversés, ses hommes, qui l'ont toujours connu d'une extrême réserve, avare d'effusions, l'entendent crier : « Allez, mes enfants, venez avec votre capitaine ! » Il fonce. On le suit. A bout portant, il tue quatre Chinois. Sa carabine s'enraye. Il

CI-CONTRE : UN SERGENT-CHEF DE CHAR SCRUTE LE TERRAIN OU L'ENNEMI SAIT SI BIEN SE DISSIMULER. CI-DESSUS : TROIS HÉROS DE CHIPYONG, LE CAPITAINE DE CASTRIES, LE COMMANDANT BARTHÉLEMY ET LE LIEUTENANT LE LOUËR...

COMMENT APRÈS ONZE HEURES
LA "TASK-FORCE" FRANCO-AMÉRICAINE

l'empoigne par le canon, se fraie un passage à coups de crosse. La position est reconquise, le lieutenant Nicolaï ramené à l'arrière. De nombreux cadavres jonchent la neige, tant Français que Chinois.

... Je les ai vus, ces Chinois. Il en restait beaucoup encore, gelés sur les pentes, sur les sommets des montagnes. Des hommes jeunes, robustes, aux uniformes molletonnés, aux jambières lâches. Leurs blessures étaient horribles. « De sacrés gars ! » disent les Français, qui en ont pourtant connu d'autres, en Afrique, en France ou en Indochine. « Chapeau bas ! Ils savent se battre. Et qu'on ne vienne pas nous débiter qu'ils étaient dopés, drogués, ni ravagés de typhus... Et quels tireurs ! » Autour d'eux, les misérables épaves des tués : des cartouchières, des rouleaux de toile remplis de galettes de riz, de petits sacs de maïs ou de soya. Leurs armes avaient disparu, ramassées par les vainqueurs, des fusils, des fusils-mitrailleurs américains, anglais, russes, tchèques...

DES OFFICIERS TOMBENT

... Mais en cette aube de février, la défense s'organise. Les liaisons par radio se succèdent à un rythme effrayant. La compagnie d'accompagnement s'efforce d'apporter mitrailleuses et canons sans recul. Ils ne pourront prendre position. Commandant un groupement de deux compagnies, le commandant Barthélemy se rue alors sur le point qui lui paraît le plus menacé. Une balle le frappe. Blessé, il n'en continue pas moins, sous le feu, à régler les tirs d'arrêt de l'artillerie américaine. Plus tard, jouant le tout pour le tout, il se lancera personnellement, à la tête de deux groupes prélevés ailleurs, au secours d'une compagnie voisine, enfoncée.

Le jour point. L'intensité de l'attaque ne faiblit nulle part, pas plus chez les Français que chez les Américains, qu'assaillent des unités toutes fraîches. Les Chinois continuent à surgir de partout. Leurs clairons, leurs trompes font vibrer l'air. « Nos deux bataillons, me dira le commandant Barthélemy, l'ont emporté sur une division chinoise entière. C'est prouvé. Mais jamais je n'ai soutenu un combat aussi dur, ni aussi long. »

Il dura onze heures, presque sans accalmie. Onze heures cruelles, sur des positions encombrées de morts et de blessés, alors que, l'une après l'autre ou ensemble, les compagnies appelaient à l'aide, alors que les Chinois multipliaient leurs efforts pour s'emparer des crêtes, pour forcer le dispositif. Dès le milieu de la matinée, le capitaine Serre est blessé. Comme son lieutenant Nicolaï, comme le capitaine de la compagnie d'accompagnement Lemaître, il devait mourir des suites de ses blessures. Le commandement de la compagnie passe au lieutenant Baxerres. Jouant lui aussi le tout pour le tout, voulant à tout prix tenter d'endiguer la ruée chinoise, un de ses chefs de section, le sergent-chef Bizot, réclame des feux de mortiers et de 105 Howitzer *sur sa position même*. Ceux-ci n'arrêtent rien. Déjà certains envisagent un décrochage progressif. Non ! Le commandant du bataillon, le commandant Le Mire, donne l'ordre de tenir coûte que coûte. « *Cameron !* les gars ! » crie à ses hommes le lieutenant Baxerres, qui — « ça m'a donné un choc », m'avoue-t-il — voit l'un des siens, un ancien légionnaire, sortir de sous sa tunique le képi blanc de la Légion et se coiffer de ce képi qu'il a conservé pour mourir.

.. LE GÉNÉRAL ALMOND, COMMANDANT LE X^e CORPS AMÉRICAIN, LES A DÉCORÉS DE LA « SILVER STAR » AINSI QUE LE GÉNÉRAL MONCLAR (A SON COTÉ). DANS LA MÊLÉE, LE CANON DE 57 SANS RECUL (EN BAS) FUT D'UNE GRANDE EFFICACITÉ.

D'UN FAROUCHE CORPS A CORPS REPOUSSA UNE DIVISION CHINOISE

Le tir de mortiers que déclenchent alors les Chinois se révèle infernal, d'une précision parfaite. Les obus s'abattent au milieu des groupes. « Les hommes tombaient comme des pantins. » Une violente explosion projette en l'air un lieutenant ainsi que plusieurs de ses hommes. L'un d'eux est durement touché. Les autres enlèvent avec les doigts les éclats, superficiels, dont ils sont truffés.

La partie semble perdue. Mais le commandant Barthélemy intervient. Il dépêche le capitaine Goupil à la tête d'une section de Sud-Coréens, qui, aidée d'une section de secours commandée par l'adjudant-chef Raynal, reconquiert chèrement le terrain abandonné.

Quelle heure était-il alors ? 15 heures peut-être, nul ne sait le dire. Il semble que le bataillon ait perdu la notion du temps... Jusqu'au moment où chacun perçoit chez l'ennemi un fléchissement. Et soudain, c'est la fin. Des renforts américains se devinent dans le lointain. *Le ciel se dégage*. Dans un fracas de tonnerre, les avions à réaction déversent napalm et rockets sur les Chinois, qui s'écroulent, s'éparpillent, s'enfuient. Des hourras frénétiques montent des positions franco-américaines. La bataille est gagnée. Des tireurs d'élite chinois feront certes encore quelques victimes. Mais on les débusquera. Morts et blessés sont évacués. Chaque section dénombre ses pertes. Et puis l'obscurité envahit les montagnes. Une nouvelle nuit commence. Au fond de leurs trous les hommes s'allongent pour dormir un peu. Ils portent la même tenue que la veille. Ils auront aussi froid. Peu leur importe ! Ils ont conscience d'une victoire acquise dans des conditions sans précédent. Ils sauront le lendemain le chiffre officiel des pertes chinoises : 3.500 hommes tués ou blessés.

« IL FAUDRAIT LES CITER TOUS ! »

Voilà, tel que me l'ont rapporté ceux qui y prirent part, le récit de cette bataille où les Américains se comportèrent avec la même bravoure, eurent les mêmes pertes que les Français. Récit forcément incomplet. Pourtant on ne saurait sans injustice passer sous silence le sang-froid de ces sous-officiers, de ces hommes qui, au milieu des obus et des balles, contre-attaquèrent, tirant à la mitrailleuse, au canon de 57, *en marchant* ; ni la ruse tranquille avec laquelle un jeune sergent, Devilder, fait prisonnier par les Chinois, parvint à s'évader. Et comment ne pas signaler la conduite une fois encore digne d'admiration du capitaine de Castries, non plus que celle des capitaines Huchard, Goupil et Hatier — « des chefs de guerre ! » affirme le général Monclar. Que dire aussi du sous-lieutenant Raymond de Mareuil, faisant lui-même, à la grenade, deux contre-attaques, ou du Breton qu'est le lieutenant Le Roux, qui ordonna — et il en riait bien ensuite — des feux de salve, le dernier de ses fusils-mitrailleurs se trouvant enrayé ? « Il faudrait les citer tous ! s'écriait le général Monclar. Officiers, sous-officiers, volontaires ! Pas un seul qui ait flanché. Pas un seul qui, tout naturellement, n'ait dépassé ses propres limites ! »

PAUL MOUSSET.

Photographies exclusives *France-Illustration* (Paul Mousset).

DU NOUVEAU AU XXIIe SALON DE LA PHOTOGRAPHIE

DANS LES DERNIÈRES ANNÉES DU XIXe SIÈCLE, LA PHOTOGRAPHIE NÉCESSITAIT L'EMPLOI D'UN MATÉRIEL ENCOMBRANT ET LES DESSINATEURS HUMORISTES DE L'ÉPOQUE SE PLAISAIENT A RAILLER LES PHOTOGRAPHES AMATEURS.

ART SCIENTIFIQUE, LA PHOTOGRAPHIE EST AUSSI L'INSTRUMENT DE L'ÉTUDE ET DE LA RECHERCHE

PAR CLAUDE THOMAS

A côté des nouveautés techniques impatiemment attendues des chasseurs d'images ; à côté des perfectionnements optiques dont bénéficient aussi bien la « boîte » du débutant que le matériel du spécialiste, le Salon des industries photographiques présente cette année une innovation que ne manqueront pas d'apprécier amateurs et professionnels. Pour la première fois, les quelques « œuvres » présentées en marge de l'exposition proprement dite ne se ramènent pas aux classiques portraits et paysages d' « art ». Sur le triple thème : Tourisme, Science, Industrie, l'actif animateur du « Groupe des XV » a obtenu que soient mises à l'honneur la photographie industrielle et la photographie scientifique, du cliché aérien à l'infra-rouge, et jusqu'aux microphotographies des structures atomiques qui découvrent — par delà l'objectif d'un microscope électronique — de nouveaux éléments à l'inspiration artistique.

Cette petite exposition annexe donne, à elle seule, un « ton » particulier à ce XXIIe Salon. Sans cesser pour autant d'être un art, la photographie est, en effet, devenue outil de travail, instrument de découverte, pour le plus grand profit de l'industrie et de la science, voire de l'enseignement ou du sport. Au moment même où la technique de la couleur — désormais parfaitement au point — assure la reproduction fidèle de tout ce que l'œil humain est capable de percevoir, c'est, paradoxalement, la technique photographique qui nous permet d'atteindre le domaine inconnu de... l'invisible.

PAR DELA LE NOIR ET LA COULEUR

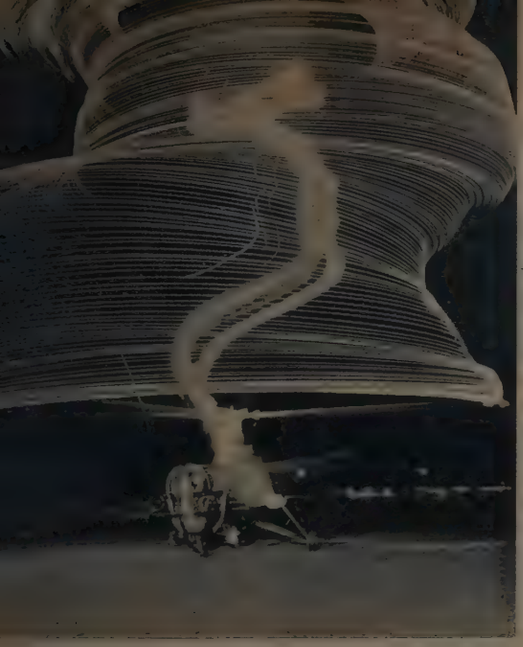
Après être passée du « noir » à la « couleur », la photographie ne se contente plus aujourd'hui des tranches visibles du spectre, elle explore avec succès ses deux extrémités non sensibles à l'œil : infra-rouge et ultra-violet.

L'utilisation, récente, des lampes à vapeur de sodium, qui fournissent une lumière monochromatique, donne des résultats remarquables en éliminant toute aberration chromatique et en mettant en relief des différences de réflexion apparemment imperceptibles. En effet, la lumière agissante se trouve ici concentrée sur une étroite bande du spectre au lieu d'être diffusée sur toute la partie pour laquelle l'émulsion est sensible, et où l'on ne peut réaliser la « mise au point parfaite », puisque celle-ci varie suivant les différentes couleurs.

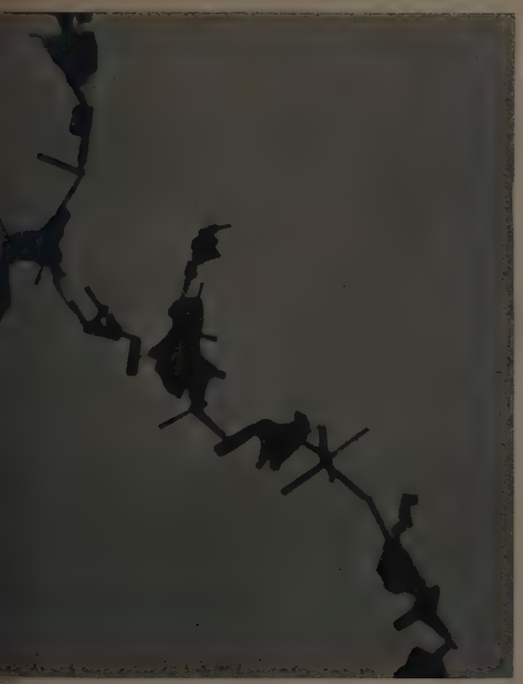
Les clichés obtenus au moyen de plaques infra-rouges, qu'il s'agisse du système veineux superficiel ou d'une vue d'observation aérienne, sont d'une précision remarquable.

L'ultra-violet fut découvert — on le sait — par son action sur les plaques photographiques. L'usage d'optiques de quartz ou de plexiglas, traités avec des substances fluorescentes, permet d'explorer les trois zones de l'ultra-violet, le proche, le moyen ou le lointain. Les images ainsi obtenues présentent des aspects nouveaux : les objets en verre, par exemple, apparaissant en noir opaque; les dents naturelles, claires; les prothèses, foncées, etc., rendant d'appréciables ser-

LES PHOTOGRAPHIES PRISES EN UTILISANT LES RADIATIONS INFRA-ROUGES PERMETTENT D'OBTENIR DANS LES DÉTAILS UNE NETTETÉ ET UN RELIEF INCOMPARABLES, ET CELA MÊME PAR TEMPS DE BROUILLARD.



LA PLAQUE A FIXÉ LES SPIRES FORMÉES PAR LES PALES D'UN HÉLICOPTÈRE MUNIES DE LAMPES.



PHOTOS OBTENUES AVEC UN MICROSCOPE ÉLECTRONIQUE. EN HAUT : FUMÉE D'OXYDE DE ZINC. EN BAS : CAVITÉS D'UNE COQUILLE DE DIATOMÉE.

(Clichés P. Selme et J. Frech, réalisés à l' « Optique et Précision de Levallois ».)

L'ENREGISTREMENT LUMINEUX DES MOUVEMENTS DE LA MAIN D'UN DESSINATEUR SUR LA PLAQUE SENSIBLE DONNE UN RÉSULTAT ÉTONNANT. A GAUCHE : « PETIT GARÇON »; A DROITE : « OISEAU EN VOL ».

vices en matière d'expertise et d'identification. Ainsi qu'on a pu le voir dans *France-Illustration* du 24 février, les perles de culture se distinguent très aisément des perles fines. Des documents illisibles se révèlent sur la plaque ultra-violette, qui permet d'autre part la photographie précise des constructions sous-marines et même des bancs de poissons.

LA PHOTOGRAPHIE, INSTRUMENT D'ANALYSE

L'une des applications scientifiques les plus intéressantes de la photographie est la « spectrographie », utilisée en particulier pour l'analyse qualitative et quantitative des métaux. Elle consiste à provoquer le passage d'un courant électrique entre deux électrodes faites du métal à analyser. D'infimes parcelles de métal se vaporisent et la vapeur obtenue, soumise à la température très élevée qui règne entre les deux électrodes, émet des radiations caractéristiques. Dans un alliage d'aluminium, les atomes donnent naissance à des radiations intenses ; ceux de cuivre, fer, silicium ou magnésium émettent des radiations particulières, proportionnelles à leur teneur dans l'alliage.

Toutes ces radiations, mélangées dans l'arc, sont projetées sur la fente d'un spectrographe dont le prisme les sépare les unes des autres et les conduit sur une plaque photographique. Développée, cette dernière étale des « raies spectrales » dont la position permet de déceler avec une certitude absolue la nature de l'élément qui lui a donné naissance, et dont l'intensité est en relation directe avec le pourcentage de cet élément dans l'alliage analysé.

C'est à un spectrographe français qu'on doit d'avoir pu récemment recueillir des spectres d'aurores boréales d'une définition telle qu'elle a permis une nouvelle étude du phénomène.

MICRO ET MACROPHOTOGRAPHIE

Les appareils de petit format — que possèdent nombre d'amateurs — permettent l'étude de petits objets et l'enregistrement de fins détails, absolument invisibles à l'œil nu. Pour la macrophotographie, l'objectif de l'appareil est utilisable au moyen d'une plate-forme et de rallonges appropriées dont il existe aujourd'hui des modèles simples.

Adaptée au moderne microscope électronique, une technique analogue est désormais inséparable des autres procédés de recherches du laboratoire scientifique.

Est-il besoin d'invoquer les avantages du microfilm qui permet de remplacer des tonnes de documents et de livres par quelques boîtes de films d'une consultation facile et que l'on peut aisément envoyer d'une bibliothèque à un centre de travail ?

Les techniciens de l'Electricité de France, qui travaillent sur place à l'aménagement de nos hautes vallées alpestres, peuvent à tout instant consulter les documentations les plus récentes grâce à une petite cabine pour micro-films — à peine plus grande qu'une « chambre noire » d'amateur. Disons, pour préciser l'ordre de grandeur, que, grâce aux objectifs perfectionnés actuellement disponibles, une double page de journal ordinaire tient aisément sur un cliché de 24 millimètres sur 36 et que sa lecture à la projection est aussi facile que celle du journal lui-même.

LA PHOTOGRAPHIE DES MOUVEMENTS ET DU TEMPS

Une technique fort simple rend possible le relevé exact d'un diagramme de mouvement. Il suffit de fixer une ampoule électrique sur le point que l'on désire suivre. Le sujet se trouvant dans une pièce faiblement éclairée, on prend la photographie en laissant l'objectif ouvert durant l'accomplissement du geste étudié. Le parcours de la lampe s'inscrit en un tracé blanc sur l'épreuve positive finale. On étudie ainsi le mouvement des mains d'un ouvrier au moyen de « lampes-bracelets », celui des pieds d'un marcheur en adaptant une ampoule et une pile à sa chaussure. Le même procédé s'étend aux mécanismes complexes, tel l'atterrissage d'un avion ou d'un hélicoptère. Il permet même, ainsi qu'en témoigne l'un de nos clichés, de surprendre les gestes de l'artiste esquissant une toile ou ébauchant une sculpture.

Ce qui n'est ici qu'un procédé élémentaire devient dans la stroboscopie technique scientifique. C'est une invention française également qui permet l'observation d'une machine ou d'un phénomène doté d'une très grande vitesse, en lui donnant l'apparence de l'immobilité. Dans un tube au néon ou au krypton jaillissent des éclairs d'un millionième de seconde, synchronisés avec telle ou telle phase du mouvement, ce qui équivaut, pour l'œil, à l'arrêter. Les pales d'une hélice tournant à raison de 3.000 tours par minute deviennent immobiles. La balle de revolver paraît s'arrêter à sa sortie du canon.

Un moteur défectueux fait ainsi apparaître la cause de ses ratés. L'étude de la vibration des cordes vocales permet le diagnostic et facilite le traitement de certaines affections.

Allant, d'un bond, du millionième au milliardième de seconde, un nouveau procédé — consistant à placer l'objet entre une plaque sensible et

une source lumineuse formée par une étincelle dans un canal de deux dixièmes de millimètre de diamètre — pousse l'étude du mouvement jusque dans le domaine de l'atome...

Découverte toute récente, enfin, due à l'ingéniosité des spécialistes suisses, la « chrono-camera » s'attaque au temps lui-même. Expérimenté lors des dernières compétitions de ski, cet appareil permet, grâce à une horloge à quartz, de mesurer le temps à la précision du centième de seconde. Au moment du départ d'une course, la pellicule, impressionnée par un éclair électronique, enregistre les partants ; un autre appareil, synchronisé, effectue la même opération à l'arrivée, et l'image finale développée automatiquement en quatre secondes établit, sans contestation possible, un classement rigoureux.

AU BUREAU ET A L'USINE

Les bureaux de quelque importance utilisent depuis longtemps déjà la reproduction photographique des documents. Les multiples usages de la « photocopie » sont désormais appréciés jusque dans les salles austères du palais de Justice. Des appareils perfectionnés assurent maintenant, sans chambre noire, sans bac de développement, sans lavage ni séchage, la reproduction des textes, plans ou dessins en une opération de deux minutes. On vient même de mettre au point un nouveau papier ultra-rapide qui permet la reproduction sans négatif d'un document « recto-verso ».

Dans le domaine industriel, la technique photographique, sous ses divers aspects, rend des services de plus en plus importants. La méthode du « traçage optique » appliquée à la construction navale se révèle dès à présent pleine de promesses. Elle consiste à projeter directement le plan établi sur la surface à tracer, supprimant dans la plupart des cas la fabrication des gabarits. Le dessin de la pièce à tracer est projeté sur la tôle, très visiblement et sans le moindre défaut, à sa grandeur exacte. Outre une réduction de frais par la rapidité d'exécution et de construction, une diminution de matière première résultant de la suppression des pièces intermédiaires, cette technique nouvelle supprime toute possibilité d'erreur et évite ainsi les longues et coûteuses vérifications que devait effectuer un personnel hautement spécialisé.

Cette rapide énumération de quelques-unes des applications modernes de la technique photographique serait incomplète si nous ne mentionnions pas l'essor du film scientifique, dont un congrès récent a permis d'apprécier les progrès. N'est-ce pas, en effet, un film : *Soudure électrique de l'aluminium en atmosphère d'Argon* (pris à 3.500 images à la seconde), qui a permis tout récemment de vérifier *scientifiquement* un procédé découvert expérimentalement : celui de la formation au contact de l'air d'une couche superficielle d'alumine constamment déchirée par le flux des électrons ? Tandis que l'un des successeurs de Nadar obtenait le prix du film d'enseignement pour : *Angles et Circonférences*, film de géométrie.

CI-DESSUS : SPECTROGRAPHE POUR L'ÉTUDE DES AURORES BORÉALES. CI-CONTRE : AUTRE SPECTROGRAPHE, DANS L'ULTRA-VIOLET. IL EST UTILISÉ POUR L'ANALYSE QUALITATIVE ET QUANTITATIVE DES MÉTAUX.

L'UTILISATION PAR LE LECTEUR DU MICROFILM QUI PROJETTE LES PAGES DU JOURNAL. QUATRE ANNÉES D'UN JOURNAL HEBDOMADAIRE TIENNENT DANS 6 ROULEAUX DE FILM DE 200 MÈTRES.

CET APPAREILLAGE MICROFILM APPARTIENT A LA BIBLIOTHÈQUE DU BRITISH MUSEUM.

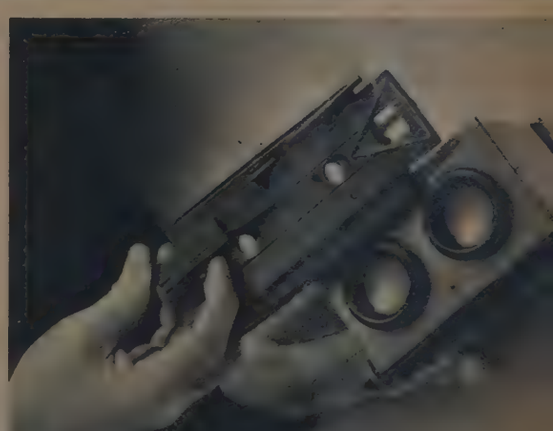
TRAÇAGE OPTIQUE DANS LA CONSTRUCTION NAVALE : PLAN PROJETÉ SUR UNE TOLE A TRACER.

AMATEURS ET PROFESSIONNELS

BÉNÉFICIENT DES NOUVEAUX

PROGRÈS DE L'OPTIQUE FRANÇAISE

LE PAN-CINOR PERMET A L'AMATEUR D'EXÉCUTER SANS APPAREILS SPÉCIAUX LES « TRAVELLINGS » DU PROFESSIONNEL.



UN RÉCENT MODÈLE DE « LAMPE A ÉCLAT », APPAREIL RÉSERVÉ JUSQU'A PRÉSENT AUX PROFESSIONNELS ET QUI, BIENTOT, DOIT ÊTRE A LA PORTÉE DE TOUS.

EN 1900, UN INGÉNIEUX AMATEUR, EN ADAPTANT SUR UN STÉRÉOSCOPE UN DIAPHRAGME ET UN OBTURATEUR COMPORTANT UNE GLISSIÈRE DE BOIS ET UN ÉLASTIQUE, RÉALISA UN APPAREIL DE PRISE DE VUES. NOUS REPRODUISONS CI-DESSUS LA MOITIÉ DE DEUX DE SES PLAQUES.

Depuis longtemps l'œil humain ne peut plus rivaliser avec les merveilles de précision que sont devenus les objectifs modernes à lentilles multiples. Si la photographie est entrée dans le domaine de la science, si elle intervient de plus en plus fréquemment dans les techniques industrielles, le mérite en revient, pour une très large part, aux perfectionnements réalisés par l'industrie de l'optique de précision.

CENT ANS DE PROGRÈS CONTINUS

L'objectif photographique ne compte guère plus d'un siècle d'existence. C'est en 1839, en effet, que, le premier, Chevalier eut l'idée de remplacer la lentille convergente de la « chambre noire » de l'époque par un ménisque chromatique simple, à deux lentilles ouvrant de F 12 à F 14 et ayant un champ de 27 degrés. L'année suivante apparaissait l'*objectif à portrait* de Petzval, objectif « calculé » couvrant un champ de 20 à 25 degrés à l'ouverture F 3,5. En 1865, Dallmeyer, de Londres, parvient à porter l'angle de champ à 70 degrés pour une ouverture de F 11, au moyen de trois lentilles.

Une amélioration de la fabrication du verre optique permettait en 1870 d'atteindre l'ouverture de F 2,4. Mais les progrès devinrent plus rapides lorsque l'apparition de verres spéciaux à faible pouvoir dispersif et à haut indice de réfraction annonce enfin la réalisation des objectifs « anastigmat » qui conservent un pouvoir séparateur élevé dans un champ considérable. Rudolph, en 1893, parvient à « ouvrir à F 6 » pour un champ utile de 60 degrés.

Ce sont enfin, de 1900 à 1920, les réalisations successives des usines Zeiss d'Iéna, l'objectif américain F 1,20 pour 40 degrés, et depuis une décade, les objectifs de 1,4 et 1,8 pour un champ variant de 45 à 48 degrés.

DES SOLUTIONS NOUVELLES

Grâce à une solution « révolutionnaire », celle du téléobjectif renversé, il est possible aujourd'hui de combiner : grande ouverture (F 2,5) et grand angle de champ (64 degrés). Dans cette disposition, d'invention française, une lentille divergente à l'avant et un système convergent à l'arrière procurent les avantages exactement inverses de ceux des téléobjectifs. La distance de la lentille arrière au plan de l'image — ou « tirage » — est supérieure à la distance focale. Cette augmentation de tirage prend toute sa valeur sur les appareils réflex à objectif unique, dans lesquels le tirage ne pouvait jusqu'à présent descendre au-dessous d'un certain minimum, sous peine d'empêcher le déplacement du miroir escamotable. Dans la plupart des appareils de ce type le tirage ne pouvait être inférieur à 31 millimètres — pour un format 24 × 36 — ce qui prohibait l'emploi des « grands angulaires » modernes.

Le nouveau dispositif, avec son tirage allongé, rend possible l'utilisation des grands angulaires.

SPÉCIALITÉS POUR CAMERAS

L'objectif à distance focale variable assure la modification continue du champ, et par là même celle de la grandeur de l'image d'un même objet. On sait que dans les cameras classiques à objectifs multiples la variation du champ était obtenue par le changement des objectifs au moyen d'un mouvement de rotation de la tourelle qui les porte. Ainsi la variation s'opérait-elle nécessairement de façon discontinue.

Les nouveaux objectifs à focale variable, c'est un avantage, permettent, sans déplacement de la camera, l'exécution des différents « travellings » qui donneront, à la projection, une sensation de rapprochement ou de recul, ou encore celle d'accompagner le sujet, dont les dimensions ne changent pas au cours de l'opération.

Grâce à cet ingénieux perfectionnement il est possible désormais, au cours d'un reportage cinématographique, de faire « surgir » de la foule une personnalité, de suivre le déroulement d'un match en alternant « gros plans » et « vues panoramiques », et cela sans aucune brisure dans la continuité du spectacle. Quant à l'amateur, il peut s'essayer aux « effets » des professionnels, sans installations encombrantes et coûteuses.

Autre réalisation de l'industrie optique française, le *stéréo-cinor* est un dispositif destiné à rendre, à la projection, le relief, en association

LES CONTRÔLES OPTIQUES D'UN APPAREIL DE SÉRIE

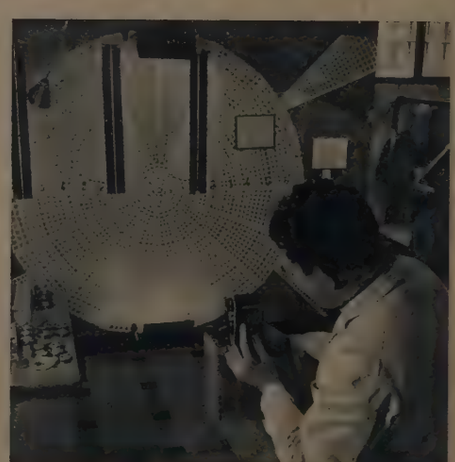
A CHAQUE OPÉRATION D'USINAGE CORRESPOND (CI-DESSUS) UN CONTROLE RIGOUREUX DES PIÈCES. CI-DESSOUS, CONTROLE PAR EXAMEN DES FRANGES D'INTERFÉRENCE DES SPECTRES.

MESURE A L'AIDE DE COLLIMATEURS OPTIQUES DU POUVOIR SÉPARATEUR DE L'OBJECTIF ASSEMBLÉ. CI-DESSOUS, LA PRÉCISION DE LA CONSTRUCTION EST VÉRIFIÉE AU 1/20 DE MM.

LE CARACTÈRE SPÉCIAL DE CERTAINES OPÉRATIONS DE CONTROLE EXIGE L'EMPLOI DE MACHINES DE HAUTE PRÉCISION. LA DERNIÈRE VÉRIFICATION DE L'APPAREIL AVANT LIVRAISON.

LE RÉGLAGE DE L'OBTURATEUR D'UN APPAREIL EST UNE OPÉRATION EXTRÊMEMENT DÉLICATE.

LA FABRICATION D'UN OBTURATEUR



CE TRAVAIL DE RÉGLAGE RÉCLAME DES TECHNICIENS QUI EN SONT CHARGÉS AUTANT D'ADRESSE QUE DE MINUTIEUSE APPLICATION.

ou non avec la couleur. Utilisant les propriétés de la lumière polarisée, il enregistre à la prise de vues deux images, de format moitié, en juxtaposition sur le format total de l'image. A la projection ces deux images sont superposées sur l'écran, chacune passant au travers d'un filtre polarisant. De leur côté, les spectateurs utilisent des lunettes munies de filtres polarisants convenablement orientés. La double traversée des filtres, respectivement portés par les objectifs et par les spectateurs, provoque pour l'un des yeux l'extinction d'une des deux images. Chaque œil ne perçoit ainsi que l'image qui lui correspond, et ainsi se trouve rendue la sensation de relief.

Bon nombre d'appareils courants sont aujourd'hui munis de « verres traités », le traitement dont il s'agit consistant généralement à réduire la réflexion de la lumière sur la surface des lentilles. L'opération, effectuée sous vide, exige une précision et un soin tout particuliers, car la couche appliquée de fluorures métalliques est de l'ordre du millième de millimètre.

Un traitement analogue est maintenant appliqué aux jumelles, dont la luminosité se trouve augmentée de 40 à 50 %.

Dans le domaine de l'optique, la France a su conquérir au cours des dernières années une place prépondérante et, tout en satisfaisant les demandes croissantes du marché intérieur, parvient à exporter les trois quarts de sa production.

CE QUE VOUS VERREZ AU SALON
DES INDUSTRIES PHOTOGRAPHIQUES

L'ALPA REFLEX, de fabrication suisse, concilie les avantages du reflex et ceux du télémètre dans le petit format. Il peut ainsi utiliser les objectifs de 35 millimètres de focale aussi bien que les objectifs catadrioptiques de 2 mètres de focale, sans nécessiter d'accessoires supplémentaires et coûteux. L'alpa prisma reflex comporte un prisme à toit redressant l'image de gauche à droite.

LE REX REFLEX B2 est le dernier modèle de la maison Photo Rex. Muni d'un viseur optique et d'un compteur automatique, cet appareil unit les qualités d'une optique excellente à un mécanisme très moderne.

ZEISS IKON présente le Contax II A muni d'un jeu de dispositifs additionnels qui en font un instrument remarquable pour le chercheur et pour le technicien. Dans le domaine petit format on trouve également le *Contessa,* dont le posemètre photoélectrique « mesure » fidèlement les couleurs.

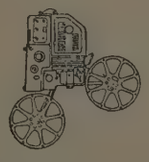
Les « boîtes » bénéficient, elles aussi, des perfectionnements techniques. Le **SEM** apporte de nouvelles améliorations à sa série avec le *Semfley T 950,* de fabrication soignée et de prix très étudié. Un *viseur sportif,* de maniement simple, s'adapte cette année à tous les modèles.

WEEK-END : un appareil petit format doté d'un bloc « objectif-obturateur » interchangeable ne comportant ni temps de pose, ni diaphragme, mais simplement des indications d'emploi, en rapport avec le temps et la rapidité du film.

Les appareils pliants **TELKA** sont désormais munis du calculateur « autocal » qui indique pour chaque vitesse le diaphragme à employer selon l'éclairage du sujet.

METABOY GOLDY possède un obturateur à armement spécial évitant les doubles expositions, un magasin intérieur pour 2 bobines de rechange et une prise de Flash Standard.

KIKROMA, appareil miniature — 75×39×28 millimètres — d'un poids de 200 grammes, assure automatiquement la prise de vues sur film de 16 millimètres.



HORTSON offre aux professionnels un équipement portatif sonore 16 millimètres, qui entre dans deux valises dont l'une contient le projecteur à lampe à incandescence et le préamplificateur, et l'autre l'amplificateur et le haut-parleur à grande puissance.

L'O. G. C. F. expose un grand choix de matériel pour format réduit dont les dernières nouveautés sont un ensemble sonore en valise, d'un encombrement réduit, une petite lanterne à arc « novarc » légère et automatique, et un projecteur muet transformable en sonore, ce qui permet à l'amateur l'achat par étapes.

LA MAISON COUFFIN présente toute une série de marques étrangères où l'on remarque la camera Eumig, de fabrication autrichienne, à cellule photo-électrique couplée et la camera Tri-lens G. B.-Bell et Howell 8 millimètres, de fabrication anglaise, qui est munie d'une tourelle pour 3 objectifs.

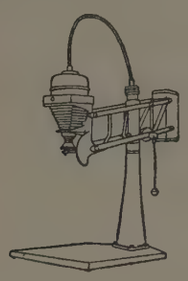
Les établissements **HEURTIER** présentent un appareil 16 millimètres sonore de conception nouvelle, sous une présentation aérodynamique-Monofilm, il possède les deux cadences de 16 et 24 images-seconde et réalise automatiquement en synchronisation avec l'image les différentes obturations : 2 pour le parlant et 3 pour le muet.

ORBI expose deux modèles de cameras, en 9,5 et en 16, et trois types de projecteurs, dont le M. C. M. 16 millimètres muet et sonore à 2 vitesses, comportant l'arrêt sur l'image. Le *Deauville,* Epilo, muet ou sonore, 9,5 ou 16 millimètres, est livrable avec des bras pouvant soutenir des bobines de 300 mètres. Un dispositif spécial est prévu pour les bobines de 600 mètres.

M. C. M. présente un projecteur 16 millimètres à *bloc mécanique plombé,* équipé d'une lanterne à arc permettant des projections à grandes distances.

La camera **ADMIRA** amateur, d'un poids total de 1.200 grammes, à vitesses variables, est munie d'un objectif Cinor F : 18 fluoré, interchangeable.

« **LE CAMERAPHOT 50** », appareil semi-automatique pour photos d'identité, photographie directement sur papier réversible. Permet l'exécution de 1.000 photos à l'heure, d'un format 45×50 millimètres, permettant toutes les possibilités d'agrandissements. Entièrement monté sur roulements à billes, d'une extrême rapidité et maniabilité.



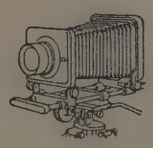
Pour l'amateur, **MEOPTA** présente un matériel nouveau comprenant deux tireuses perfectionnées, une colleuse automatique pour les formats 8, 9,5 et 16 millimètres, enfin un coffret de montage pour 8,5 millimètres.

La cuve automatique **REALT**, à bande séparatrice, permet le développement de tous les formats courants. Son bloc-moteur « chrono-agitateur » maintient constamment en mouvement le film et signale en temps voulu la fin du développement.

Dernière nouveauté des Etablissements **DE BROCA** : l'agrandissement en couleurs sous vernis cellulosique lavable.

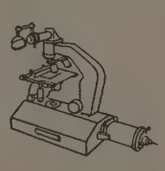
BERTHIOT met à la disposition des adeptes du petit format une série d'objectifs en monture couplée ou non avec le télémètre, allant du Flor F 1,5 au téléobjectif de 145 millimètres. Pour les cinéastes, amateurs ou professionnels, il apporte les perfectionnements du Pan et du Stereo-Cinor.

ANGENIEUX présente un nouvel objectif de projection pour le cinéma substandard à 6 lentilles, à correction anastigmatique, atteignant l'ouverture de F 1,15.



Les Etablissements **ROUSSEL** présentent la série des Stylor à longues focales étudiée pour les besoins des photographes professionnels : portraits, groupes, paysages. Monture normale, diaphragme à iris, fixation par rondelle, et ses objectifs d'agrandissement spécialement corrigés pour des distances d'utilisation à l'agrandissement et pour des rapports variant de 3 à 20.

EXAPLAN, viseur universel, procure une visée claire et précise à toutes les focales utilisées. Le cadre restant fixe permet d'avoir une image constante, en proportion exacte des sujets pris ou filmés avec les objectifs de différentes focales ; le sujet se rapproche dans l'oculaire du viseur comme dans une jumelle.
Son encombrement réduit (50×45×32) permet de le loger très aisément dans toutes les trousses d'accessoires photographiques ou mallettes de cinéma.



NACHET présente, comme chaque année, toute la gamme des microscopes, biologiques et métallographiques. Des dispositifs indépendants permettent l'utilisation commode des « petits formats », type Leica ou Foca, pour la micro et la macrophotographie.

LA S. R. P. I., spécialisée depuis vingt-cinq ans dans l'optique de précision et la construction des appareils de visée, fournisseur des administrations publiques, a mis au point une gamme de jumelles prismatiques de haute précision et de lunettes de visée pour armes de chasse, répondant à tous les usages courants. Réalisés suivant les derniers progrès de la technique, ces appareils sont, pour la plupart, de conception et de formes entièrement nouvelles.
Tous les modèles S. R. P. I. sont établis et contrôlés avec le même soin, tant au point de vue de la qualité optique qu'à celui du montage. Ils peuvent être équipés soit en verres normaux, soit en verres traités (modèles Stralight).

DU NOUVEAU SUR L'ÉNIGME DU TEMPLE

LOUIS XVII SERAIT MORT EN PRISON DÈS LE DÉBUT DE 1794

par LOUIS HASTIER

En un temps où beaucoup d'historiens affirment que le dauphin s'est évadé du Temple et que Naundorff est Louis XVII, il semble difficile d'admettre que le jeune prince est mort dans sa prison le 8 juin 1795, comme l'enseignent tous les livres d'histoire. Aussi est-il téméraire de prétendre aujourd'hui que ce décès est antérieur de dix-sept mois à la date officiellement admise !

Quoi qu'on en ait dit, Louis-Charles, duc de Normandie, ne jouissait pas d'une meilleure santé que son frère aîné, mort à sept ans. Quelques mois après son incarcération il fut visité par le médecin de la prison soixante-dix-sept fois en cinquante-quatre jours. Lorsqu'il eut été séparé de sa mère, cette chétive santé s'altéra de manière définitive. Les consultations médicales se raréfient (seize visites en six mois) et les ordonnances ne sont plus exécutées. « Sa santé s'affaiblit chaque jour », lit-on dans un rapport du 13 novembre 1793, où un agent secret révèle qu'il aurait été infecté à la suite de visites amenées à l'enfant « pour lui pervertir le cœur et lui ruiner la santé ».

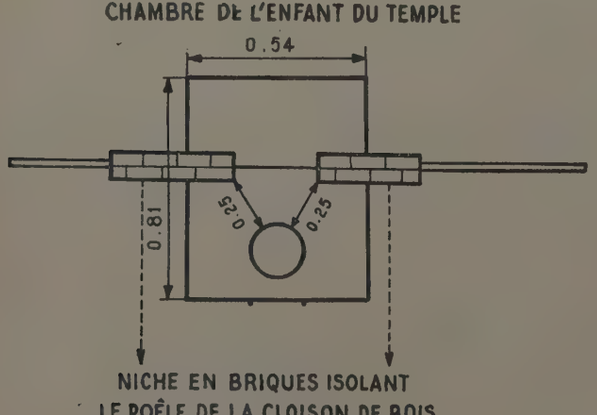
C'était le plus sûr moyen de « s'en défaire » rapidement. Ces mesures diaboliques sont dues à l'initiative du substitut du procureur de la Commune de Paris, Hébert, ce triste sire qui avait soufflé à Louis-Charles la monstrueuse accusation dont il voulait souiller à jamais la reine. A la fin de l'année 1793, quelle devait être la misère physiologique de cet enfant de huit ans que le mal minait sans répit ! On peut l'affirmer, Louis XVII n'avait plus que fort peu de temps à souffrir à compter du jour (28 décembre 1793) où un autre agent secret écrivait : « Le roi est malade *toujours* d'une espèce de dévoiement. » D'ailleurs nous avons la preuve que Louis XVII, atteint sans doute d'entérite tuberculeuse, est resté alité pendant tout le mois de décembre 1793 : les comptes de blanchissage de la prison établissent que durant ce triste mois d'hiver aucun de ses bas n'a été donné à laver. Or on ne peut envisager l'évasion du petit prisonnier au terme d'une longue maladie, au début d'une pénible convalescence, en plein hiver.

Comment ne pas avoir la certitude que le supplice de l'enfant-roi avait pris fin dans les premiers jours du mois de janvier 1794 puisque les documents les plus inattendus prouvent implicitement qu'il s'est éteint à cette époque ?

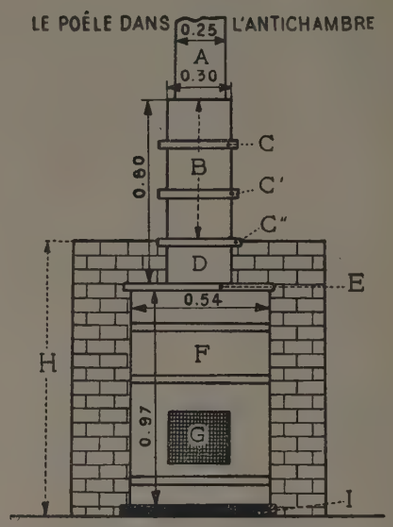
Dans sa note d'honoraires le médecin du Temple écrit textuellement : « Mes dernières visites datent des premiers jours de janvier 1794. »

Les comptes de la blanchisseuse dévoilent que, à certaine décade de ce même mois, aucun linge de Louis-Charles n'a été donné à blanchir (fait sans précédent !) alors qu'il en a été remis de *tous* les autres prisonniers.

Le 5 janvier le gardien Simon, devenu inutile, est contraint de donner sa démission. Bien que la date officielle de la cessation de ses fonctions ait été fixée au 19 de ce mois, il quitte son service quatorze jours plus tôt sans se faire décharger *immédiatement* de sa lourde responsabilité. Aucun remplaçant ne lui est donné. Quatre commissaires, changés chaque jour, suffiront pour maintenir au donjon l'ordre et la tranquillité... et pour veiller sur le dégénéré, que les Comités ont jugé indispensable d'emprisonner, afin de cacher le décès pour des raisons politiques. En effet, à l'insu des membres des Comités, « cet imbécile d'Hébert » avait cru rendre un service éclatant à la nation en prenant sur lui de hâter la fin de Louis XVII ; mais il ne s'était pas rendu compte qu'il privait les régicides de la plus précieuse des sauvegardes personnelles et la République d'un otage indispensable pour négocier la paix avec la Vendée insurgée et avec l'Espagne qui réclamaient, avant tout, la remise des enfants royaux !



Le poêle, placé dans l'antichambre, communiquait avec la chambre voisine par une ouverture pratiquée dans la cloison de séparation.



A. Tuyau de poêle rejoignant les conduits dans la fenêtre de l'antichambre. — B. Plaque de verre de 22 pouces x 12 (0,60 x 0,32) rendue opaque par la fumée. — C C' C''. Trois barres de 16 pouces (0,432) vissées dans la cloison. — D. « Jour » mesurant 0,20 de hauteur sur 0,30 de largeur. — E. Table du poêle affleurant la base du « jour ». — F. Poêle en carreaux de mosaïque. — G. Porte d'alimentation du poêle ouvrant dans l'antichambre, au-dessus de laquelle est le tuyau qui masque le « jour ». — H. Niche en briques. — I. Socle.

En janvier également des travaux sont entrepris hâtivement dans l'ex-chambre de Louis XVI, affectée au nouveau venu. La porte en fut condamnée. Un « jour » fut pratiqué dans la cloison de bois au-dessus du poêle qui, entouré d'une niche, communiquait avec l'antichambre. « Des révolutions mécaniques » dans l'intérieur de l'appareil ont été faites *et facturées* pour que le tuyau se trouve placé au-dessus de la porte d'alimentation. De la sorte on n'avait aucun motif pour pénétrer dans la chambre du détenu, et ce conduit masqua presque entièrement le « jour », qui, de plus, fut obstrué dans sa partie supérieure par une vitre rapidement rendue opaque par la fumée. Il ne subsista qu'un « regard » mesurant 0 m. 20 sur 0 m. 30. Par cette ouverture on passait ses aliments à l'enfant, dont on pouvait constater la vague présence sans être en mesure de l'identifier.

La substitution est incontestable. Le nouveau venu a été introduit au Temple grâce à la complicité de la blanchisseuse. Un fait justifie cette assertion : après la chute de Robespierre, cette femme crut pouvoir jaser ; elle fut arrêtée sur-le-champ pour avoir tenu des « propos contre-révolutionnaires » ; elle demeura en prison plus d'une année et ne fut relâchée que trois mois après la mort officielle de « Louis XVII ».

Au début du mois de mai 1795 le jeune détenu tomba si gravement malade qu'il fallut le soigner. Or il est significatif qu'on n'appela aucun des médecins qui avaient donné leurs soins au fils de Louis XVI et qui, tous, étaient encore en vie. Spécialement, le docteur Thierry et le chirurgien Soupé ne furent pas désignés ; cependant tous deux étaient encore rétribués en 1796 en leurs qualités de médecin et de chirurgien officiels de la prison. Manifestement, on redoutait qu'ils constatent la substitution.

Le malade décéda le 8 juin 1795 ; il fut inhumé au cimetière de Sainte-Marguerite. C'est son squelette, au crâne scié au niveau des orbites, qu'examinèrent par la suite les enquêteurs ; ils constatèrent que ce squelette était celui non d'un enfant, mais d'un adolescent.

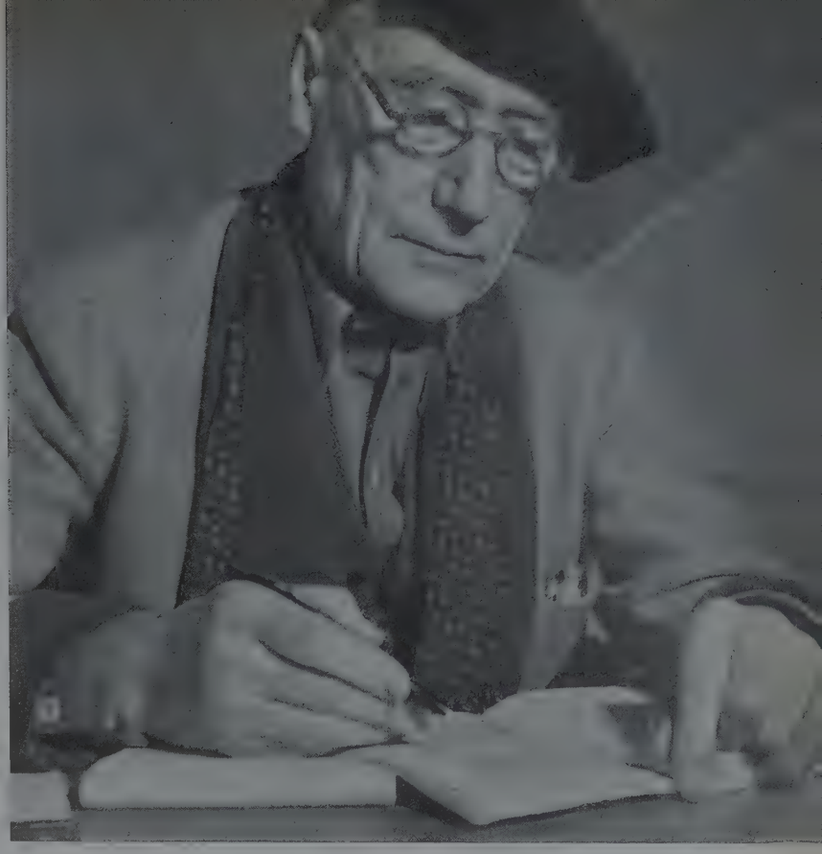
Quant à Louis XVII, il avait été enterré secrètement au pied de la tour. Ses restes furent fortuitement découverts en 1801 en présence du général d'Andigné, qui relate le fait dans ses Mémoires. Une particularité identifie ce squelette : comme pour Louis XVI, comme pour Marie-Antoinette, il fut fait usage, pour recouvrir le petit cadavre, de chaux vive. Or pendant la Révolution ce corrosif n'était communément employé qu'en cas d'inhumations collectives ; il a donc fallu des motifs exceptionnels pour qu'il fût fait usage de chaux dans un cas individuel.

Comment, objectera-t-on, expliquer le silence gardé sur ces événements par les personnages qui ont connu les détails du drame et qui ont échappé à la Terreur révolutionnaire, puis à la Terreur réactionnaire ? Ce mutisme se comprend : sous la République, comme au début de la Restauration, les initiés auraient payé de leur tête les révélations qu'ils auraient faites.

On doit être beaucoup moins surpris de ne trouver aucun récit de la mort du dauphin au Temple en janvier 1794 que de ne posséder aucune déclaration authentique émanant des royalistes dévoués qui n'auraient pas craint, au péril de leur vie, de donner asile au roi s'il s'était évadé ou s'il avait été enlevé — fût-il mort peu après sa libération. Dans ce dernier cas surtout, comment concevoir que Louis XVIII n'ait pas été informé de la situation ? De quel prix ce monarque, regardé par certains comme un usurpateur, n'aurait-il pas payé une telle révélation qui aurait fait de lui l'héritier incontesté du trône !

ANDRÉ GIDE

par ROBERT KEMP



BRUSQUEMENT viennent de s'achever une œuvre et une vie qui furent liées, confondues, commandées l'une par l'autre, où la postérité trouvera des sources, lentes à s'épuiser, de tendresse et de colère, d'horreur et d'amitié. André Gide, à quatre-vingt-deux ans, las mais non rassasié, quitte le monde sensible qu'il a tant chéri, et sur qui il concentrait, sans espoir que rien le remplaçât au delà de la mort, sa ferveur curieuse.

Il a tant aimé le « monde » — la lumière et l'air, les fruits des arbres et de la chair — qu'il lui a sacrifié la piété envers ses parents, la foi de ses ancêtres, la pudeur qu'on lui avait imposée. Il l'a aimé jusqu'à la révolte. Mais sans sa révolte il l'eût moins adoré. Ce descendant des durs huguenots, ce biblique a soupiré plus tard contre les contraintes subies, l'austérité proposée. Son cri trop fameux : « Familles, je vous hais ! », ne doit pas indigner nos cœurs. Ce ne sont pas les chères voix qui se sont tues, ce ne sont pas les liens sacrés du sang que blasphémait Gide délivré. Il appelait « familles » l'enseignement des traditions, l'amoncellement des tabous, les surveillances indiscrètes ; le Décalogue peut-être. C'est le cri d'une jeunesse dionysiaque.

Cette jeunesse, la sienne d'abord, il l'a passionnément louée. Il visait à émouvoir, à conquérir l'adolescence. Les années passant, nous voyions se creuser son visage, et se flétrir son cou ; et ce crâne globuleux, ce crâne de grand têtu, devenait tout nu. Mais lui, dans le miroir où il aimait se regarder, ce miroir, l'onde de Narcisse, qui est l'emblème de son art, de sa méthode, de tous ses écrits, il ne voyait que l'éclat de ses yeux, luisants et noirs comme à vingt ans, dans la fente étroite des paupières bridées... Un peu le regard de Bouddah sur sa feuille de lotus. Et il y retrouvait toute sa fraîcheur.

Sensualité, jeunesse... Il leur voua ses premiers chants. Les *Cahiers*, les *Poésies d'André Walter* sont des portraits de la nature en fête ; et des objets d'art délicats, un peu précieux, qui portent aujourd'hui les rides du symbolisme. Et puis, très tôt, dans l'enthousiasme des aurores, quand les parfums des pommiers de Cuverville et les voix des écoliers sur la route du village l'avaient grisé, André Gide se sentait une âme d'apôtre... Mais en contre-pied des leçons de la Galilée, les leçons normandes et parisiennes de *Ménalque* (dans *les Nourritures terrestres*, origine de sa renommée et de son influence) poussaient à la jouissance, aux bonheurs faciles, à l'hédonisme. Les disciples, les « Nathanaels » ne manquèrent pas à Ménalque. Plus tard, par un de ces retournements qui sentaient un peu le sophiste et le reptile, André Gide sacrifiait son livre au conseil suprême qu'il y avait logé pour préparer les volte-face : « Jette ce livre, Nathanael ! » ; et il alla jusqu'à soutenir que *les Nourritures* sont un manuel de dépouillement et célèbrent, secrètement, la spiritualité. Tout était permis à sa souplesse.

Une troisième déesse allait s'emparer de l'âme gidienne et commander bientôt tous ses écrits et son comportement. Il est vrai qu'à son époque il y avait du théâtral dans la littérature ; de la simulation involontaire, des attitudes... La littérature ne méritait pas toujours le glorieux qualificatif d'authentique. Le chantre de Bérénice, le charmant Bergeret, le provocant abbé Coignard n'avouaient pas le fond d'eux-mêmes, ou le paraient. André Gide osa mettre au-dessus de toutes les vertus — littéraires et morales — la sincérité.

Il se posait en disciple de Montaigne et de Rousseau. De Montaigne surtout, qui ne se mentait pas à lui-même, comme l'orgueilleux Jean-Jacques, et ne se flattait point. On ne peut prétendre à la sincérité qu'en s'avouant soi-même. L'œuvre d'André Gide devint une confession ; une confession romancée dans *l'Immoraliste* et *la Porte étroite* ; elle devait être une confession directe dans *Si le grain ne meurt*, et dans l'admirable *Journal* qui, mis à part ce dernier volume souillé d'intolérables confidences, est un document humain, une référence humaine dont la richesse enchante ; puis dans *les Faux Monnayeurs* il reviendra à une confession romancée. La sincérité acharnée de Gide le contraignait à fouiller son âme, son passé ; et, par une pente toute naturelle, à chercher les aveux les plus difficiles à faire ; à monter en épingle le péché. Le « péché » auquel il a longtemps cru, quoi qu'il dît, car la marque chrétienne fut lente à s'effacer. L'examen de conscience, discipline religieuse, et plus ardente chez le protestant qui l'accomplit sans l'aide d'un prêtre, et à ses risques et périls, demeurait la préoccupation pathétique de Gide. Mais on ne fait pas aisément sa part à la sincérité quand on veut que la sincérité s'exprime dans les livres. Il lui faut des sujets, des expériences. Elle conduit vite à la culture du péché. Le sain désir d'être vrai s'aigrit en désir d'étonner et bientôt de scandaliser. Telle fut l'aventure d'André Gide... Les grains d'égoïsme, de mépris de la pensée d'autrui, de curiosité sensuelle, les légers gauchissements de sa sexualité devinrent des épis lourds ; toute une moisson de contradictions, de paradoxes, d'égarements voluptueux. De sincère il devint fanatique ; de pénitent il se fit avocat, et plaida, dans *Corydon*, pour l'antinature, comme un autre, mais en badinant, avait fait *l'Eloge de la Folie*. La sincérité, sans humilité, d'André Gide l'avait conduit à un luciférisme plein d'orgueil, autour duquel la médiocrité se mit à hurler. On le désigna comme le corrupteur de la jeunesse, ce qui accrut son pouvoir et sa nocivité. L'admiration pour Gide semblait aux timides, aux ignorants, aux traîne-la-patte marquée de satanisme. Il s'y complaisait...

On va revenir de ces excès. Gide ne sera plus là pour crier à tous ses commentateurs qu'ils se trompent. Il ne pourra plus, pour mieux échapper aux exégètes, changer sa pensée et se métamorphoser sous nos yeux, à l'exemple de l'insaisissable Protée. Nous avons les textes ; les textes vont être décapés de contradictions calculées, voulues ; on dégagera le stable dans cette masse d'aveux fuyants ; de cache-cache. Et je crois que la figure inquiète de Gide, toujours gourmand de ses tourments, exhibitionniste de la joie et de l'angoisse — la fin de sa vie fut peut-être sans angoisse, si vraiment la certitude du néant peut se tolérer — va, en se fixant, grandir.

On osera examiner certains mystères de cette vie que leur beauté même lui défendait de montrer. La sincérité finit par se cantonner au laid. On étudiera le merveilleux et, par certains côtés, indéchiffrable amour d'André Gide pour la compagne intelligente, éclairée, désolée, pour l'Orante de sa vie. Cette Emmanuelle, qui n'ignorait rien, veillait sur le pécheur, l'avertissait en vain et se dressait comme un bouclier entre lui et les assaillants. On a scruté les rêves et les cœurs d'amantes et de sœurs moins nobles et moins émouvantes que celle dont l'Alissia de *la Porte étroite* est une image stylisée. Ce sera un magnifique thème de rêveries.

On étudiera l'art de l'écrivain. Délivré très vite de ce qu'il y avait, dans ses premiers livres, de « décadent », de trop orné, de « tarabiscoté », André Gide a écrit le français le mieux décanté et le plus exact de ce temps. Aucune mode ne l'a contaminé. Il a écrit à la façon des grands classiques ; avec moins de « voyant » que La Bruyère, autant de clarté que Voltaire, sur des rythmes moins sémillants, mais pleins de grâce, avec d'exquises cadences. N'était-il pas musicien ? Ne travaillait-il pas, quand personne ne l'écoutait, des pages de Bach et de Chopin ? La prose d'André Gide est une musique fine, délicatement respirante, et dont le cristal s'irise de nuances moirées.

Son chef-d'œuvre est-il *les Faux Monnayeurs*, si pesants d'intentions ? On peut avouer son faible pour des œuvres plus menues, mais polies et parfaites comme *la Symphonie pastorale*, *Thésée*, ou la charmante trilogie, trop vite oubliée, *l'Ecole des femmes*, *Robert*, *Geneviève*... On ne sait pas encore si l'idéologie n'a pas irrémédiablement gâté son théâtre. On le craint. Mais le *Journal* est à coup sûr impérissable. L'écrivain ne s'y surfait pas. On le voit douillet, hésitant, souvent perfide, parce que, timide devant les contradictions, il se vengeait, une fois seul, et sa plume devenait virulente ! Le *Journal* est celui de ses lectures, abondantes, diverses, tournées vers les auteurs étrangers : Nietzsche, Dostoïevsky, Tagore et Conrad, en particulier ; il adorait « traduire », et ses réussites en Shakespeare, en Conrad *(Typhon)* en Tagore ont été éclatantes. Ici aussi il semblait trahir son ascendance française. Esprit de contradiction. Il n'eût jamais accepté pour lui-même le désordre et la vésanie de Nietzsche, l'épilepsie et les *mea-culpa* de Dostoïevsky ! C'est à travers le *Journal* qu'on voit André Gide exercer sa vertu cardinale : celle de critique. Non critique d'analyse — il ne la poussait pas très loin — mais critique de décision. Il choisissait ; il imposait. *La Nouvelle Revue Française* a reflété l'esthétique d'un groupe qui était né de lui. Le classement actuel des valeurs françaises s'est opéré par Gide, ou en suivant Gide. Qu'il se soit brouillé avec Claudel et Jammes ou Du Bos n'importait plus : il les avait mis — et les Copeau, les Roger Martin du Gard, les Schlumberger — à *son* rang. Il ne pouvait plus leur nuire. Il n'a pas compris Proust. Ils travaillaient tous deux dans la sincérité, où André Gide aurait voulu être seul. Mais comment faire pour dépasser la perversité de M. de Charlus ?

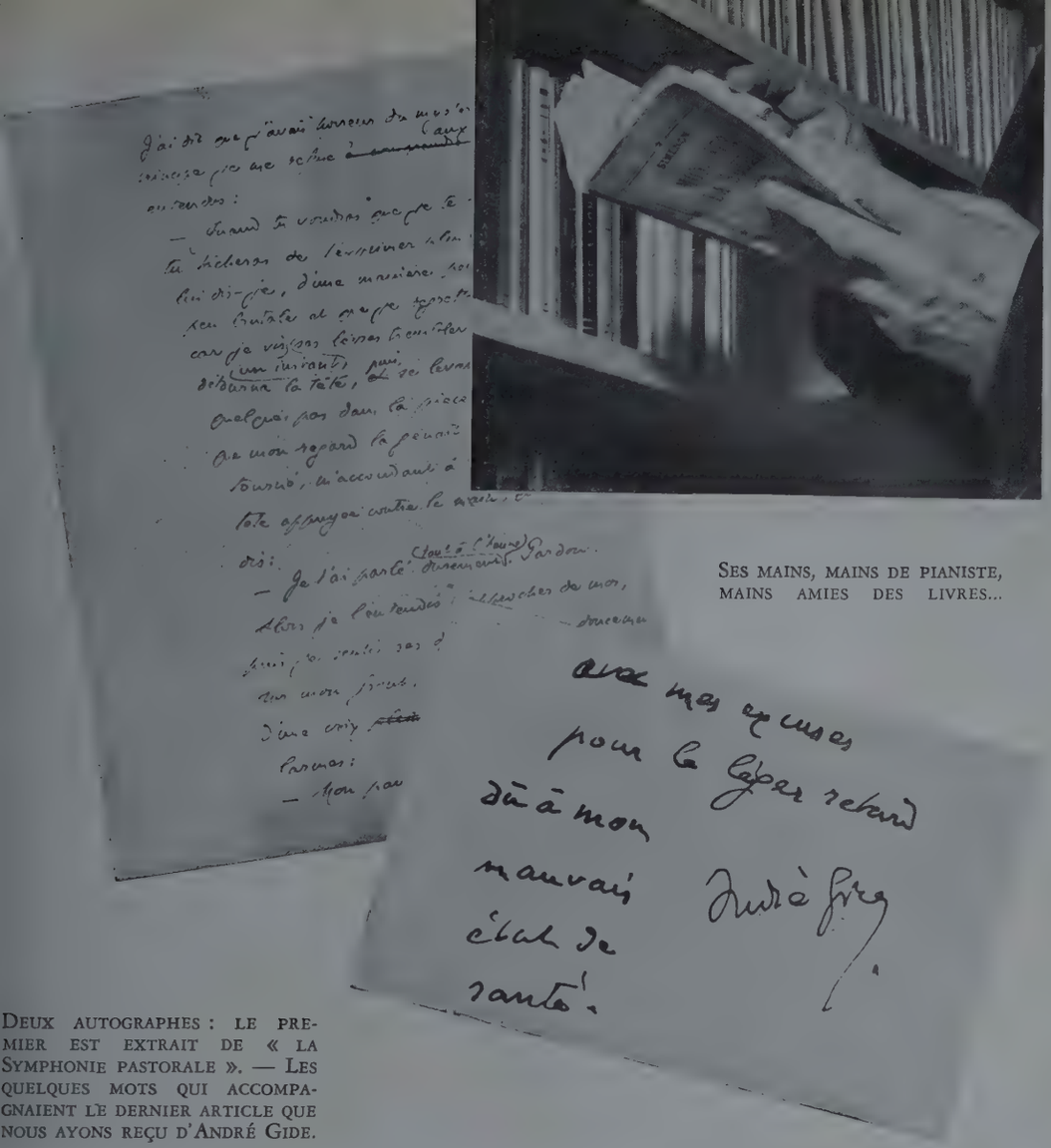
Il s'est aimé dans ses erreurs. Dans son adhésion fantastique au communisme et dans son reniement, qui ne tarda point, de ce matérialisme. Il ne lui fut pas pardonné, et l'injure s'entassa sur lui. Il avait déjà été mitraillé par les bien pensants. Il l'était par les novateurs. Il se sentait grandir. Il se prenait vraiment au grave !...

Fut-il, ce penseur dont le cerveau ne chômait point, un philosophe ? Non. Une à une il a repoussé les doctrines, les croyances ; il a compris et aimé Jésus ; et puis il a aimé et cru comprendre Nietzsche. Il allait de fleur en fleur ; et son miel est rare ; car, finalement, il n'a pas créé une philosophie ; il n'a pas choisi. Il a goûté. De n'avoir adhéré ni à Bergson, ni à Pascal, ni à Hankel, ni à personne lui a fait cette figure de sphinx solitaire ; de sphinx sans réponse. Il a dit : « l'Homme ! » Mais croire que dire « l'Homme » éclaircit tout, c'est se faire illusion.

On ne se représente pas le XX^e^ siècle, en sa première moitié, sans André Gide. Il a, de loin, gouverné ou troublé trop d'âmes ; il a prononcé trop de verdicts sur ses contemporains. Il fut un des centres nerveux de la France spirituelle.

IMAGES D'ANDRÉ GIDE

Le portrait d'André Gide, que son ami Jacques-Emile Blanche peignit en 1913, est au musée de Rouen. En bas : au cours d'un voyage qu'il fit en 1926 en Afrique-Equatoriale, Gide (second a partir de la gauche) assiste, a Fort-Archambault, a un concours agricole. Durant ces dernières années, l'illustre écrivain continuait a s'adonner avec passion a la lecture, ainsi qu'a la musique.



Ses mains, mains de pianiste, mains amies des livres...

aux mes excuses
pour le léger retard
dû à mon
mauvais
état de
santé.
André Gide

Deux autographes : le premier est extrait de « La Symphonie pastorale ». — Les quelques mots qui accompagnaient le dernier article que nous ayons reçu d'André Gide.

Lors de ses quatre-vingts ans, une exposition fut organisée en son honneur a la bibliothèque Sainte-Geneviève. On y remarquait notamment François Mauriac, Jean Schlumberger, Paul Léautaud, le critique parfois sévère, mais aussi l'ami fidèle qui l'accompagna a sa dernière demeure. En bas : une des dernières photographies de Gide, prise a la « générale » des « Caves du Vatican ».

L'OPINION DE DENIS MARION

SUR « CAROLINE CHÉRIE »

Mieux vaut l'avouer tout de suite : je n'ai pas lu *Caroline chérie*. Sans doute, depuis que ce best-seller a paru et a connu le triomphal succès que l'on sait, n'ai-je pas cessé d'aspirer à en prendre connaissance. Mais on sait comment va la vie : on prend de fermes résolutions, on établit un programme de lectures sérieuses, et puis on s'en laisse détourner par l'occasion ou par des frivolités, on commence à feuilleter *le Contrat social* ou *la Critique de la raison pure,* impossible de ne pas aller jusqu'au bout une fois pris dans l'engrenage, et l'exemplaire de *Caroline chérie* demeure sans être coupé sur la table de travail.

Médiocre excuse, il va sans dire, à l'incapacité où je me trouve de faire la part, dans ce film, de ce qui revient à l'auteur de cette œuvre monumentale, Cecil Saint-Laurent, et à l'adaptateur, qui n'est autre que Jean Anouilh. Celui-ci, on le sait, s'il consent depuis toujours à tirer du cinéma une part de ses moyens d'existence, se refusait jusqu'ici à signer ce travail mercenaire. Il avait consenti à faire une première exception pour *Monsieur Vincent.* Voici la seconde : c'est dire le prix qu'attache le premier auteur dramatique de l'époque à cette évocation érotico-historique.

Il n'est d'ailleurs pas difficile de deviner ce qui a tenté Jean Anouilh en l'occurrence : après avoir pastiché Marivaux avec le brio que l'on sait dans *la Répétition,* il a tenté un tour de force encore plus difficile, à savoir : pasticher Pixérécourt et d'Ennery, les auteurs des mélodrames romantiques. Il y a réussi avec un égal bonheur. D'où ces quelques perles entre tant d'autres :

« Le plaisir n'est que le plaisir. » (Ce qui s'inscrit tout naturellement dans la ligne des solides aphorismes : « Un sou est un sou » « Faut ce qu'il faut », etc.)

« Arrêtée pour être arrêtée, j'aime mieux l'être dans mon propre lit. »

« Ah ! citoyenne Poilu, c'est une drôle d'époque pour les concierges ! Avec les escaliers à faire et le temps qu'on passe à dénoncer les locataires, on n'a même plus une minute pour aller voir guillotiner les gens. » (Car l'action se passe sous la Révolution, j'ai oublié de vous le dire, et d'ailleurs vous le savez mieux que moi puisque vous avez lu *Caroline chérie.*)

Je me suis d'ailleurs souvent demandé pourquoi les films sur la Révolution me faisaient invariablement penser au mardi gras, et je crois avoir trouvé la réponse : comme c'est une époque des plus photogéniques, les costumiers ont depuis longtemps des stocks d'habits d'aristocrates, de sans-culotte, de chapeaux à plumes de conventionnels et de perruques blanches. Nous revoyons toujours les mêmes, de sorte que chaque nouveau film fait l'effet du bal costumé de la sous-préfecture, où l'on retrouve d'année en année sur des épaules différentes la demi-douzaine de travestis qu'il est possible de louer au plus juste prix.

J'ajoute qu'avec le noble mépris de l'auteur de mélos pour la vérité historique Jean Anouilh ne s'est pas soucié le moins du monde de faire parler aux personnages la langue de la fin du XVIIIe siècle : le dialogue foisonne de « mon chéri », « il se débrouille », « ça se pourrait bien » et autres expressions contemporaines. Et ce n'est pas sur le metteur en scène Richard Pottier qu'il faut compter pour donner un style aristocratique au comportement des acteurs. Ces deux éléments ne contribuent pas peu à nous donner l'impression d'une aimable mascarade où la fille du crémier s'est affublée de la robe à paniers d'une duchesse.

Venons-en plutôt à ce qui semble faire, si l'on en croit la publicité, l'intérêt majeur du film, à savoir Martine Carol-ine chérie.

« Je ne suis pas des gens qui disent : « Ce n'est rien ; c'est une femme » qui se noie. »

Tel est aussi mon sentiment. Qu'on ne s'attende donc pas à me voir parler de Martine Carol avec la légèreté de certains échotiers. Un de ses plus fervents admirateurs n'a pas craint d'écrire : « Sur quoi se fonde sa renommée ? Précisément sur rien ! Et c'est là le côté magique qui s'attache à cette séduisante artiste. » C'est absolument faux. Martine Carol est une comédienne adroite et elle l'a prouvé dans *les Amants de Vérone.* Si, dans *Caroline chérie,* son metteur en scène a refusé d'exploiter cet aspect de son talent, il avait sûrement de bonnes raisons pour agir ainsi et localiser, par d'habiles cadrages, l'intérêt du public sur l'aspect le plus féminin de son interprète.

Photographies *France-Illustration* (Charles P. Raffin).

L'auteur de « Caroline chérie » félicite son interprète Martine Carol. Trois jolis mannequins. Trois jolies robes de Jacques Heim.

Qui l'eut cru ? Marcel Aymé a consenti a se mettre en smoking. Le président Monerville, Mme Monerville, Martine Carol et Mme Etling.

POUR CAROLINE, QUI PORTAIT UNE ROBE BLANCHE,

MARCEL AYMÉ AVAIT MIS SES SOULIERS VERNIS

UNE ASSISTANCE PARTICULIÈREMENT ÉLÉGANTE SUIVIT
LES AVENTURES IMAGINÉES PAR CECIL SAINT-LAURENT

Martine Carol vient de triompher devant une salle particulièrement élégante. A sa sortie, c'est le bon public de Paris qui l'acclame.

Martine Carol nous est revenue d'Hollywood pour assister à la grande première de *Caroline chérie.* Tant pis pour les journalistes en mal de copie, mais Martine-Caroline est perdue pour eux, elle abandonne la « une » et le sen-sa-tion-nel... et nous lirons désormais son nom dans les rubriques cinématographiques. Martine comédienne est née. Vive Martine !

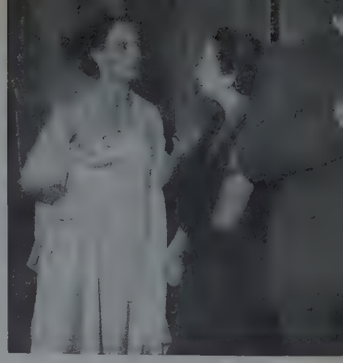
Les amateurs de nu ne seront pas déçus, le réalisateur du film use et abuse des charmes académiques de notre Martine, mais personne ne s'écria :

— Cachez ce sein que je ne saurais voir !

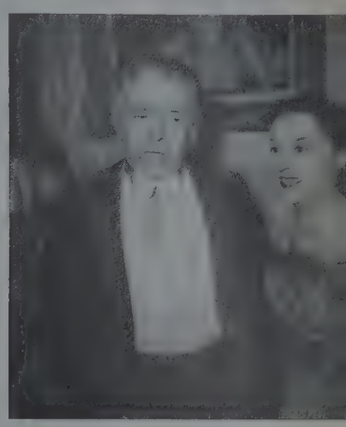
Il est vrai qu'il occupe l'écran pendant de longs moments, de trop longs moments. Et pourtant !...

M. I.

PENDANT PLUS DE DEUX HEURES, S. E. M. DE SOUZA-DANTAS ACCUEILLE LES AMIS INNOMBRABLES QU'IL A SU CONQUÉRIR PAR SA SOURIANTE ET CONSTANTE COURTOISIE.



Mme PASTEUR VALLERY-RADOT ET LE PROFESSEUR PASTEUR VALLERY-RADOT. Mme MAX BRUSSET ET Mme PLEVEN. AU PREMIER PLAN, LE GÉNÉRAL CAMPANA.



MONY DALMÈS DANSE UNE SAMBA AVEC M. PRADO, ANCIEN PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU PÉROU. LE COLONEL CASTEX. AUPRÈS DE LUI, Mlle MANDEL.

LE MARQUIS D'ORMESSON, AMBASSADEUR DE FRANCE, FAIT RIRE Mme GEORGES BIDAULT. ROBERT DE BILLY, LE SECRÉTAIRE D'ETAT A L'AIR ET Mme MAROSELLI.

LE COIN OU L'ON POTINE : LE PRÉFET DE POLICE, M. LÉONARD, EN CONVERSATION AVEC M. GEORGES BIDAULT. M. FALAIZE BAVARDE AVEC M. ALBERT GAZIER.

COMTESSE DE FLEURIEU ET M. JACQUES FOURCADE, Mme LÉONARD, M. GEORGES CAHEN-SALVADOR, M. JEAN MARIE, PRÉSIDENT DE LA « TRANSAT », ET Mme FORGEOT.

M. DE SOUZA-DANTAS FÊTE SON JUBILÉ DIPLOMATIQUE

Le jubilé diplomatique de S. E. M. l'ambassadeur de Souza-Dantas a été fêté à la Maison de l'Amérique latine. Celui qui pendant cinquante ans fut un des plus brillants représentants du Brésil à travers les capitales étrangères conserva son poste à Paris pendant un quart de siècle. M. de Souza-Dantas, gentilhomme de la diplomatie, a voué à la France et à sa capitale la plus fidèle amitié.

S. E. M. l'ambassadeur de Souza-Dantas et les membres du conseil d'administration de la Maison de l'Amérique latine, dont le professeur Pasteur Vallery-Radot, le président Cahen-Salvador, Robert de Billy, la duchesse de Maillé, M. Jacques Oudiette et M. Ulmann, secrétaire général, accueillirent dans un des salons de la Maison de l'Amérique latine de très nombreux ambassadeurs et les plus éminentes personnalités de la politique, du monde, des arts et des lettres. Citer tous ces noms serait dresser une liste des innombrables amis de M. de Souza-Dantas, et il serait plus exact d'affirmer qu'à l'occasion de son jubilé le plus Parisien des Brésiliens aura pu mesurer l'estime et la fidélité de cœur de ce Paris qu'il aime tant. — MARCEL IDZKOWSKI.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « ONCLE HARRY » ET « LE SABRE DE MON PÈRE »

Il y a des semaines où l'on voudrait envoyer la conscience professionnelle au diable. On nous dit tous les jours que la situation du théâtre est de plus en plus difficile, que les taxes écrasent les infortunés directeurs, que ceux-ci, pour monter la moindre pièce, engagent des millions. Un attendrissement vous prend. Et puis l'on réfléchit que les directeurs savent bien ce qu'ils font, qu'aucune nécessité intérieure ne les contraint de se ruiner pour des pièces médiocres ou sans queue ni tête, et l'on se dit que le spectateur payant doit être informé. Et voilà pourquoi je n'hésiterai pas à déclarer qu'*Oncle Harry,* au théâtre Antoine, et *le Sabre de mon père,* au théâtre de Paris, ne nous ont apporté coup sur coup que déception et découragement.

Oncle Harry, pièce en trois actes et six tableaux de Thomas Job, adaptée en français par Jacques Feyder et Marcel Dubois, se présente comme un succédané mal venu d'*Arsenic et vieilles dentelles,* à cela près que les deux sœurs, Mary et Hester, au lieu d'être les empoisonneuses, sont, l'une empoisonnée et l'autre condamnée à la pendaison par la perversité de leur frère. Les deux vieilles filles, qui se détestent, n'ont vécu que pour ce coquin d'Harry. Elles l'aimaient tant qu'elles l'ont empêché d'épouser la jeune fille qu'il chérissait, Lucy. Harry, « oncle Harry », comme on l'appelle dans sa petite ville canadienne, s'est fait une raison. Il a des amis de café qui le tiennent pour le meilleur garçon du monde. Et puis, après deux ans, Lucy réapparaît pour annoncer son mariage. Harry prend brusquement conscience que, par la faute de ses sœurs, il a raté sa vie. « Que feriez-vous, demande-t-il à la jeune fille, si mes sœurs n'étaient plus là, si nul obstacle ne s'opposait plus à la célébration de notre mariage ? » « La question ne se pose pas », répond Lucy. Elle aurait pu aussi bien répondre que les deux sœurs n'ont pas voix au chapitre et que si Harry ne l'a pas épousée, c'est qu'il lui préférait Mary et Hester. C'est bien ainsi, en effet, que le cas se présente, et il est d'une psychologie élémentaire. Mais si la psychologie était respectée, il n'y aurait plus de pièce. En sorte que ce benêt d'oncle Harry dont la schizophrénie n'est pas le moindre défaut, ce velléitaire qui a renoncé à Lucy parce que ses sœurs ne la jugeaient pas digne de lui, ou plutôt parce qu'elles voulaient garder leur frère sous leur coupe, ce petit garçon quadragénaire décide brusquement de supprimer et Hester et Mary. L'admirable est qu'il machine un « crime parfait ». Sous couleur d'empoisonner un vieux chien malade, Mary, à son instigation, achète de l'acide prussique chez le pharmacien. Hester absorbe la drogue mortelle dans une tasse de cacao et Mary est traduite devant la justice qui la condamne à être pendue. Harry croit ainsi pouvoir épouser Lucy, mais celle-ci ne veut pas du frère d'une criminelle, et c'est en vain que le misérable va s'accuser devant le procureur. On lui croit une grande âme, et il lui faudra vivre avec ses remords.

Les situations sont si fausses et la pièce se traîne si péniblement que deux grands acteurs comme Jean Marchat et Françoise Rosay n'arrivent point à faire passer la pilule. Comme quoi il est toujours vain de penser qu'un spectacle n'a pas besoin de texte et que le mélodrame peut suffire à tout.

Le Sabre de mon père, de Roger Vitrac, est moins supportable encore, dans la mesure où il nous fait tomber de plus haut. On a dit et répété que cet auteur, né du surréalisme, était l'héritier le plus direct d'Alfred Jarry. Admettons-le pour *Victor ou les Enfants au pouvoir* et *le Coup de Trafalgar.* Avec *le Sabre de mon père,* le rapprochement n'est plus de mise, car on penserait plutôt à un Labiche essoufflé et devenu incapable tout soudain de resserrer son action. Car comment M. Roger Vitrac a-t-il pensé nous faire rire, et de quoi ? Il est un homme de théâtre assez avisé pour savoir que le cadre ne constitue qu'un des éléments du comique. Or, le cadre mis à part, que reste-t-il de la pièce ? Nous sommes dans la petite ville de Beaujac, quelque part en France, en 1910. Trois décors : au premier acte, un café, où le receveur des contributions, Edouard Dujardin ; le notaire, Boussu, et le médecin, Laborderie, renforcés du jeune Albert Feuillade, jouent au baccara. Dujardin, fils d'un riche paysan, et marié à la fort jolie Françoise, perd tout ce qu'il veut. Françoise, dont la beauté affole les notables du cru, vient le chercher. Rideau. Deuxième acte : le salon des Dujardin. Edouard est rentré fort tard, et Françoise le soupçonne d'avoir un peu trop fêté la capiteuse Diane Condé, sociétaire de la Comédie-Française en tournée. Il doit 6.300 francs au notaire Boussu. C'est la catastrophe. Il y a aussi la petite bonne des Dujardin, à la porte de laquelle notre Edouard serait allé frapper dans la nuit, et Françoise, courtisée par l'insignifiant Feuillade, déçue par son soupirant, se résout à rendre visite au notaire Boussu, pour que celui-ci fasse remise à son mari de sa dette de jeu. Troisième acte : le parc de Boussu. Dujardin a-t-il été trompé ou non ? Françoise avoue tout, mais on ne sait rien. Des galopins ont hissé au balcon des Dujardin un mannequin cornu. Dujardin se met les cornes sur la tête, et l'on ne rit plus du tout.

Ai-je besoin de dire à présent que toute cette histoire est abracadabrante de bout en bout, que l'auteur lance des possibilités de drôlerie dans tous les sens et ne se raccroche à aucune, qu'il y a de surcroît une histoire de petit garçon épouvanté d'avoir vu son père, le malheureux Edouard, terrassé dans une passe de jiu-jitsu par le notaire Boussu, une vierge sur le retour séduite par le même affreux notaire, et divers épisodes du même tonneau, traités sans conviction ni fantaisie véritable ? L'admirable talent de Pierre Dux ne peut rien contre cette indigence. Mlle Sophie Desmarets ne sait à quel saint se vouer. MM. Charles Dechamps, Noël Roquevert et autres perdent également leur temps et leurs moyens. Il ne reste qu'à louer les plaisants décors de Félix Labisse et les ravissants costumes de Rosine Delamare. Mais le texte, hélas ! le texte ? Alceste répondrait : « Franchement, il est bon à mettre au cabinet. »

Photographies *France-Illustration* (Charles P. Raffin).

A l'issue de la générale du « Sabre de mon père », Sophie Desmarets accueillit dans sa loge les jeunes comédiens du cours René Simon.

VOICI « LE SABRE DE MON PÈRE »...

A gauche : Maria Montez et J.-P. Aumont félicitent Sophie Desmarets. A droite : Armand Salacrou bavarde avec René Clair (de dos). Les auteurs de « la Beauté du diable » songent-ils a une nouvelle collaboration ?

... ET LES INVITÉS D' « ONCLE HARRY »

A gauche, le soir de la générale d' « Oncle Harry », cette religieuse incarnée par Mlle Carlier bavarde avec Yves Mirande et Maurice Rostand. A droite : Michèle Morgan et Henri Vidal embrassent Françoise Rosay.

LE SOUVENIR D'UN GRAND CHEF

Le Club des Cent va tenir régulièrement ses assises bimensuelles chez Maxim's. Profitant du passage à Paris de Mme Barratero, chargée d'organiser une Semaine gastronomique et régionaliste, le club lui remit (en souvenir de son mari qui fut un grand chef) un diplôme qu'admireront désormais les clients de Mme Barratero à Lamastre (Ardèche). En haut : Mme Barratero et M. E. Chaix. En dessous : MM. Marie, directeur de la Compagnie générale transatlantique ; Leprince (debout) ; Marteau et Robert Krier.

GALOPS INTERNATIONAUX

par le lieutenant-colonel D. TRÉ-HARDY

A LUCERNE, LE COLONEL CAVAILLÉ (A DROITE) DONNE SES ORDRES A L'ÉQUIPE FRANÇAISE (A GAUCHE). CI-DESSUS : A LA RÉUNION DU CAIRE, LE LIEUTENANT DU BREUIL REÇOIT LA COUPE.

Au moment où recommence la série des grandes réunions internationales, la première en date étant Le Caire le 18 mars, il nous a paru intéressant de relater les succès remportés à l'étranger l'année dernière par l'équipe française. Prix et coupes des Nations, gagnés sous la direction du lieutenant-colonel Cavaillé, sont d'un heureux présage pour 1951.

CONNAITRE la France, s'imprégner de sa manière est un désir latent chez les étrangers. Certains, toutefois, n'ont pas l'opportunité d'admirer comme ils le voudraient les brillantes facettes de notre génie national. Aussi lorsqu'une mission vient à eux est-elle assurée de rencontrer une compréhension fervente.

C'est le fait de cette équipe envoyée de par le monde pour porter nos couleurs dans les tournois hippiques internationaux. Du sport, dira-t-on ?... Rien de plus !... Raisonner ainsi c'est mal connaître les réactions du stade lorsque l'un des nôtres est vainqueur. Alors le drapeau tricolore monte au mât olympique, *la Marseillaise* éclate devant des spectateurs debout. Inconsciemment, la foule reporte sur notre pays les qualités affirmées par son champion du moment.

Ces cavaliers dynamiques poursuivent leur entraînement au Centre national des sports équestres de Fontainebleau sous le commandement du lieutenant-colonel Cavaillé. Officiers d'abord, cette affectation temporaire n'interrompt nullement leur destinée militaire, sept d'entre eux sont partis cette année pour l'Indochine à leur tour de désignation. Au moment des concours des cravaches civiles viennent les compléter. En 1950 une cavalière, M^lle^ Cancre, a monté officiellement pour la première fois à Rome et à Lucerne. La Fédération française des sports équestres est en liaison étroite avec Fontainebleau pour les désignations. Courses, championnats, dressage sont également suivis de près par les sociétés et par les haras nationaux.

En mars, au Caire, a débuté la série des voyages. Les Français sont accueillis en amis retrouvés par la haute société égyptienne. Les épreuves ont lieu au pied de la pyramide de Chéops. Rencontre des Italiens toujours redoutables. A notre actif cinq premiers prix, dont la Coupe des Nations.

Nice prit la suite en avril. Sept nations représentées. Sortis des brumes du Nord, Anglais, Irlandais, Hollandais trouvent avec plaisir le soleil de la Côte d'Azur. Espagnols, Italiens, Suisses viennent également l'apprécier. Le commandant de Maupeou enlève le Grand Prix de France. Classe incontestable des Irlandais, des Espagnols. Le vicomte de l'Hermitte, président du concours, M. Médecin, député-maire de Nice, reçoivent les concurrents. Au palais de la Méditerranée, au Négresco, atmosphère de haute élégance et de luxe raffiné.

Le printemps romain, subtil et léger, pare d'une grâce particulière les azalées en fleur de la Piazza di Sienna. Dans ce cadre, ponctué de cyprès que bordent les jardins de la villa Borghèse, sept nations s'affrontent à nouveau. Lutte chevaleresque et courtoise. Chiliens et Yougoslaves entrent en lice. Le lieutenant du Breuil, en selle sur le fameux Tourbillon, remporte le Grand Prix de Rome, gagné par son père autrefois. Dans la coupe des dames, M^lle^ Cancre, après un premier tour étincelant, cède la première place à M^me^ Sandro Perone, ex-Nathalie de Noailles. Le comte di Campello présente les équipes au Saint-Père. La princesse Torlonia donne en leur honneur un raout qui semble l'apothéose de la saison mondaine.

LE LIEUTENANT DU BREUIL SE CLASSA TROIS FOIS PREMIER A LUCERNE.

L'ÉQUIPE FRANÇAISE FUT REÇUE EN AUDIENCE AU VATICAN PAR LE SAINT-PÈRE.

Voici la réunion de Lucerne en juin sur son romantique terrain de la Halde, au bord du lac des Quatre-Cantons. Gros obstacles de terre, sport sérieux. Le lieutenant du Breuil s'inscrit pour trois premiers prix, M^lle^ Cancre, pour deux. Le général Guisan, chef de l'armée suisse, le colonel de Montmollin félicitent les cavaliers.

Les Chiliens sont à Vichy ainsi que les Belges, les Anglais, les Italiens. Le colonel Garbon, secrétaire général de la S. H. F., rénove l'hippodrome du Sichon. Les Français gagnent la Coupe des Nations. M. Jonquères d'Oriola, montant Tramontane, s'adjuge le Grand Prix de la ville de Vichy dans un galop triomphant.

Les Britanniques, sortant de leur splendide isolement, se passionnent désormais pour l'obstacle rapporté. Au White City Stadium de Londres les Royalties garnissent les tribunes. Chevaux blancs, piqueurs écarlates, attelage à la Daumont de Leurs Majestés, honorant le Horse Show de leur présence. Nous sommes en tête de la White City Cup devant une coalition européenne. Apparition des Suédois, restés militaires dans leurs réflexes. Le lieutenant-colonel Cavaillé est prié au jury des chevaux de selle : un hommage à sa notoriété.

En Irlande le sport hippique est un sport national. Cela explique les 70.000 spectateurs qui se pressaient à Dublin sur le terrain de Ball's Bridge. Les « anglo-arabes » voltigent sur les « 6 Permanents »... des obstacles énormes. MM. du Breuil et d'Oriola sont premiers *ex æquo* dans la Coupe du ministère de la Défense. S. E. M. Costello remet lui-même l'objet d'art aux vainqueurs.

Les meilleurs greens anglais ne peuvent rivaliser avec les gazons de Las Arenas, à Bilbao. On y galope sur un tapis dans l'enchantement d'un cadre fleuri. Organisateur et président, M. Gregorio de Ybarra. Nous joignons *tra los .montes* Espagnols et Portugais. Le jour ou le lieutenant du Breuil conquit le Grand Prix Vizcaya, M. Hardion, ministre de France à Madrid, présent à Bilbao, entendit une vibrante *Marseillaise* longuement acclamée par un public participant.

Les cavaliers français remportent cette année deux cent quinze distinctions, dont trente-sept premiers et vingt-neuf seconds prix. Leur science de l'obstacle et l'excellence des méthodes de leur chef, le lieutenant-colonel Cavaillé, sont à la base de ces succès. Ils sont invités en mars par le gouvernement égyptien. Puissent les événements leur permettre de remplir cette nouvelle mission de propagande française et d'espoir !

PETITES CHRONIQUES

SYMPHONIE DE LA LAINE

C'est le titre d'un film de court métrage qui se propose d'évoquer les phases essentielles de la transformation de la laine brute en ses nombreux produits finis. Le metteur en scène Jean Lods s'est efforcé de donner à ce documentaire un caractère plus attrayant que didactique. La première partie, consacrée aux machines, est conçue comme une sorte de ballet mécanique. Et c'est l'intervention d'une ballerine, évoluant à travers une usine selon une idée simple et ingénieuse, qui relie les différents épisodes de la seconde partie, où la laine apparaît sous les multiples aspects que le travail lui confère. Le commentaire de ce film a été écrit par M. André Maurois et la ballerine sera personnifiée par une jeune danseuse de seize ans, élève d'Yves Brieux, Claire Sombert.

LA CYBERNÉTIQUE AU COLLÈGE DE FRANCE

M. Norbert Wiener, professeur de mathématiques à l'Institut de technologie du Massachusetts, va faire au Collège de France une série de conférences qui ne manqueront pas de susciter un vif intérêt. Le professeur Wiener est en effet l'un des initiateurs de cette science nouvelle et passionnante qu'on appelle la cybernétique et qui est une extension gigantesque de l'automatisme.

Par ses applications pratiques innombrables, par les aperçus qu'elle nous offre sur le fonctionnement de notre propre « machine nerveuse », cette science synthétique est bien dans l'axe de notre époque. Il faut savoir gré à M. Norbert Wiener d'avoir lui-même critiqué les excès, parfois puérils, de ses jeunes émules et d'avoir déclaré, en une formule lapidaire : « La cybernétique n'est pas une propagande *(sic)* mais un problème ! » Un problème essentiel de notre temps. — P. D.

NOUVELLES DE MADAGASCAR

Chaque année les agriculteurs des environs de Tananarive viennent offrir au haut commissaire les premières gerbes de riz de la récolte. Cette très ancienne coutume donne lieu à un cortège bigarré et bruyant qui, au son des flûtes et des tambours malgaches, traverse la ville en faisant le plus de bruit possible.

Ayant reçu des mains d'une femme la gerbe de riz traditionnelle, M. Robert Bargues a exprimé le plaisir qu'il éprouvait de cette cérémonie qui est le témoignage de l'attachement des paysans malgaches à la France ainsi qu'une preuve de la courtoisie des gens de la terre.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'EXPANSION FRANÇAISE :

George Edgar-Bonnet, *Ferdinand de Lesseps, le diplomate, le créateur de Suez* (Plon, 506 pages). A l'aide des archives de la Compagnie de Suez, de la famille, du Quai d'Orsay, du Foreign Office et du gouvernement du Caire, l'auteur nous restitue un portrait fidèle de cet homme trop peu connu, que Renan déclarait avoir été, après Lamartine, le plus aimé de son siècle et dont Victor Hugo a écrit « qu'il étonna le monde par de grandes choses qui n'étaient pas des guerres ».

C'est en 1849 que Lesseps conçoit son projet de créer une communication par eau à travers l'Egypte, réalisant une idée qui avait hanté les pharaons. Le dessein de percer l'isthme du Suez faisait partie du programme saint-simonien. Mais Lesseps, s'il fut en relation avec le Père Enfantin, paraît n'avoir ni connu ni lu Henri de Saint-Simon.

Il obtient en 1854 du vice-roi d'Egypte l'autorisation de constituer une compagnie universelle pour le percement de l'isthme et l'exploitation d'un canal entre les deux mers. Le premier coup de pioche sera donné le 25 avril 1859, « ouvrant l'accès de l'Orient au commerce et à la civilisation de l'Occident ».

Mais, entre temps, une campagne « anticanaliste » s'est déchaînée à l'instigation de l'Angleterre et à laquelle Palmerston a attaché son nom.

C'est la relation de la lutte diplomatique que Lesseps aura à soutenir pour faire aboutir son projet que nous offre ce livre, avec une profusion de détails qui n'en laisse aucun épisode dans l'ombre. Les agents britanniques exercent une pression sans relâche sur le vice-roi, et les diplomates français observent à l'égard de Lesseps l'attitude de neutralité que leur prescrivent les instructions du ministère.

Puis c'est l'ère des difficultés techniques soulevées par une opération gigantesque qui comporte l'enlèvement de près de 80 millions de mètres cubes de déblais.

Et enfin le triomphe : le spectacle unique de l'inauguration du canal, en présence d'un millier d'Européens et de trente mille Arabes, en novembre 1869. Triomphe où le génie et la persévérance eurent une part égale et qui associa, pour la première fois dans l'histoire du monde, sans distinction de race ni de patrie, tous les hommes de bonne volonté en vue d'une création d'un intérêt universel.

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Nous avons relevé dans la récente promotion dans l'ordre national de la Légion d'honneur au titre du ministère des Anciens Combattants les noms de M^gr^ Georges Petit, évêque de Verdun, titulaire de la Croix de guerre 1914-1918 et de la Médaille militaire ; de M^gr^ Jean Rodhain, l'ancien aumônier général des prisonniers de guerre et le créateur de l'aumônerie clandestine des déportés du travail.

Nous sommes heureux d'adresser aux deux nouveaux chevaliers nos très respectueuses félicitations.

L'Association des parents d'élèves de l'enseignement libre de la région parisienne avait organisé à la salle de la Mutualité un meeting qui rassemblait plus de 2.000 auditeurs. Au cours de cette réunion les orateurs, au nombre desquels se trouvait M. de Boer, inspecteur général au ministère des Arts, Sciences et Lettres des Pays-Bas, ont rappelé que la liberté de l'enseignement conditionne toutes les autres.

Lorsqu'en 1886 les Pères Boquis et Moran, des Missions africaines de Lyon, s'installèrent au Togo, à Atakpame, leur arrivée ne manqua pas de susciter une violente réaction de la part des féticheurs. Peu de temps après le Père Moran et le chef de tribu qui avait accueilli les missionnaires moururent empoisonnés et la mission fut pillée au cours d'une émeute. Les féticheurs s'emparèrent alors d'un calice qui depuis cette époque demeura soigneusement caché, n'étant utilisé par les sorciers indigènes que pour certaines cérémonies secrètes.

Un descendant du chef togolais qui en 1886 décida la condamnation à mort des missionnaires vient de recevoir la prêtrise et à cette occasion la population d'Atakpame a offert au nouveau prêtre le calice dérobé au missionnaire assassiné.

NÉCROLOGIE

H.-R. Lenormand

Après une longue maladie qui l'avait atteint au retour d'une tournée de conférences en Amérique du Sud, l'auteur dramatique Henri-René Lenormand est décédé à Paris, où il était né en 1882. Il était fils d'un compositeur de talent. Très vite — son premier succès, *les Possédés*, est de 1909 — il s'imposa parmi les auteurs d'avant-garde. Sa collaboration avec Georges et Ludmilla Pitoëff marqua la phase principale de sa carrière. Ses pièces, toutes très discutées, *le Mangeur de rêves, le Temps est un songe, les Ratés, le Simoun, le Lâche, la Dent rouge, le Crépuscule du théâtre*, reflétaient sa sensibilité inquiète, son goût de l'exotisme, du mystère, des cas pathologiques. Il fut un précurseur, utilisant la psychanalyse au théâtre avant Pirandello. Techniquement il affectionnait la coupe en tableaux brefs. En dehors de ses pièces, H.-R. Lenormand laisse un volume de souvenirs paru en 1949 dont l'intérêt est très vif. Il avait épousé M^me^ Marie Kalff, qui fut souvent son interprète.

LÉGION D'HONNEUR

Nous avons relevé avec plaisir dans la promotion du ministère des Anciens Combattants la nomination au grade de chevalier de M. Paul Chatard, directeur des services commerciaux de la maison Byrrh à Paris.

UN CHEF-D'ŒUVRE EN CHOCOLAT

Trois mois d'un patient et minutieux travail ont permis à un pâtissier d'Annecy de réaliser un chef-d'œuvre qui marquera dans les annales de son art. Il s'agit d'une maquette de la cathédrale de Milan entièrement construite en sucre, en chocolat et en pâte d'amandes. Elle ne comporte donc aucune armature, aucun support. Tout en elle est comestible... et succulent. Son poids dépasse 175 kilos et elle ne mesure pas moins de 2 m. 40 de longueur et 1 m. 40 de largeur, tandis que sa flèche atteint 2 mètres de hauteur.

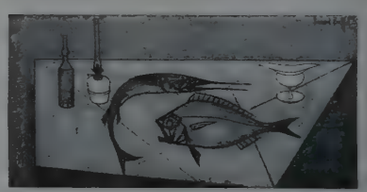
A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Nous avions vivement admiré pour notre part les œuvres de Bernard Buffet, car nous découvrîmes dès ses débuts un vrai peintre, doué d'un tempérament puissant et original. Nous continuons d'admirer Buffet lorsqu'il reste peintre, et il a encore la possibilité de le faire, mais nous lui crions : « Cassecou ! » devant certaines toiles faites de trois traits et de quatre cerises grosses comme des pois éparpillées au hasard sur l'immense canevas ! Un tableau bien conçu est composé et la sobriété n'est pas de l'indigence !

Le cas de Bernard Buffet devient troublant : un dilemme se pose aussi bien au peintre lui-même qu'au critique ou à l'amateur. Convient-il de faire de la vraie peinture en donnant toute sa sensibilité et sa personnalité, ou bien faut-il se laisser aller à un style qui vous est soi-disant propre, mais qui n'est que facilité de *fa-presto* et qui devient une étiquette d'Uni-Prix valable pour les faux amateurs, spéculateurs en Bourse ?

Bernard Buffet est pourtant capable de « peindre » et de composer en de subtils jeux de lignes des toiles, comme ses *Poissons* ou certaines figures émouvantes. Pourquoi prête-t-il à écrire ces mots d'un artiste, amateur de calembours : « On danse devant le Buffet ? » (Galeries Drouant-David et Visconti.)

MAURICE SÉRULLAZ.



ERRATA

Dans la légende d'une photographie parue dans notre numéro du 10 février la nationalité libanaise a été attribuée par erreur à M. Entezam, délégué de l'Iran à l'O. N. U. Dans l'article que nous avons consacré le 20 janvier au comte de Paris, le nom de l'un des précepteurs du prince a été orthographié inexactement : il fallait lire Carcenat et non Corcenat.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi
6 Mars
21 h.
(Klesgen-de Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
Récital du pianiste
HANS LEYGRAF
Bach — Mozart — Beethoven
Brahms — Bartok.

GALERIE

GALERIE VAN RYCK
PAUL DELTOMBE
Va de Loire
60, boulevard Malesherbes, jusqu'au 9 mars

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Henri Federer : *A travers l'Ombrie*, traduction Grandclaudon (Editions Salvator, Mulhouse).

Grand voyageur, M. Federer a le talent de présenter sous une forme très pittoresque les régions où il a séjourné dans le dessein de les connaître mieux que ne le permet un rapide voyage. Dans les deux volumes d'*A travers l'Ombrie* il nous transporte au cœur de l'Italie. Il nous en découvre les beautés cachées, fait revivre les figures du passé, les événements historiques. Cet ouvrage atteste le talent de l'écrivain suisse qui a mérité de prendre place parmi les auteurs dont le public dépasse largement les lecteurs de son pays et de sa langue.

Gilbert Medioni : *Art maya du Mexique et du Guatemala*. (Editions de la Cyme, Paris).

M. Gilbert Medioni, qui appartient à la diplomatie, s'est attaché, hors de ses obligations professionnelles, à l'étude de la civilisation de l'Amérique Centrale. Celle-ci est restée à peu près inconnue jusqu'au milieu du siècle dernier. L'histoire du peuple maya est celle d'un peuple dont l'évolution s'est faite en marge des grands courants de l'humanité. Pourtant, des centaines de sites archéologiques témoignent que cette civilisation avait atteint un haut degré. A la faire revivre, et plus spécialement dans ses formes artistiques, M. Gilbert Medioni apporte une grande érudition et un talent d'exposition clair et élégant. Les nombreuses illustrations de son livre ajoutent au texte un puissant élément d'intérêt.

De David à Picasso (la Diane française). Un très bel album, dont les nombreuses reproductions en noir et en couleurs constituent un panorama de la peinture française. Quant aux textes qui les précèdent, ils ont été demandés à quatorze écrivains d'une compétence indiscutée. Il suffit de les nommer : Raymond Cogniat, Etienne Souriau, André Chamson, Waldemar George, M. Florisoone, docteur F.-I. Beer, J. de Laprade, M. Zamar, Jean Wahl, docteur F. Dalto, Jean Cassou, Georges Huisman, Louis Chéronnet, Pierre Abraham. Les études qu'ils ont composées sur les orientations de l'art pictural français de David à Picasso sont autant de coups de projecteur puissants et révélateurs.

Aujourd'hui quoi qu'on fasse il faut connaître la comptabilité

La comptabilité est maintenant un métier bien payé, une profession agréable. Cette situation est à votre portée. Y avez-vous songé?

En quatre mois vous pouvez apprendre la comptabilité chez vous, au moyen de la sympathique Méthode Caténale, sans rien changer à vos occupations habituelles.

Demandez le document gratuit n° 4363, École française de comptabilité, 91, avenue de la République, Paris. Ne pas joindre de timbres. Préparation aux examens officiels d'État.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLE DE PARIS
Emplacement enceinte fortifiée
BOIS DE BOULOGNE
Adjudication s. 1 ench. Ch. not. 13 mars, 14 h.
TERRAIN D'ANGLE
Av^e du Maréchal-Maunoury
et PLACE DE LA PORTE-DE-PASSY
Façade totale : 57 m. 81. Surface : 910 m. 52
MISE A PRIX : 18.210.000 frs
S'adr. aux not., M^e BONNEL et M^e MAHOT de la QUERANTONNAIS, 14, r. des Pyramides.

PLUS DE RACINES RÉVÉLATRICES !

Entre deux Teintures :

" LE FAMEUX CRAYON CAPILLAIRE "

MOORISH

COLORE INSTANTANÉMENT RACINES, TEMPES GRISES ET PREMIERS FILS BLANCS

Rigoureusement inoffensif — 9 teintes : 450 fr.

Coiffeurs, Parfumeurs, G^ds Magasins et JUVÉA, 22, r. François-I^er, Paris. Ély. 04-59 (Env. sur dem. Joindre mèche cheveux)

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-PAUL (mer à montagne), Alpes-Maritimes. **PENSION JEANNE-D'ARC chez ROBERT.** Tél. 64. Cuisine régionale. Tout confort. Terrasse, calme, repos, soleil.

XXII^E SALON DES INDUSTRIES DE LA PHOTO DU CINÉMA AMATEUR ET DE L'OPTIQUE

Parc des Expositions (Porte de Versailles - Paris)

du 2 au 12 MARS 1951

Dans l'île Saint-Louis, au 15, quai de Bourbon, Paris (Tél. : ODÉ. 48-63), **DE BROCA et C^ie** sont les grands spécialistes de l'agrandissement noir et couleurs pour le portrait, l'industrie, la publicité, la décoration en tous formats. Collage à sec sur tous supports. Retouches artistiques et industrielles. Photomontages et truquages. Interprétations originales par bons dessinateurs. 30 ans d'expérience.

Aldis PROJECTION FIXE 24 × 36 De 300 à 1.000 watts

Les projecteurs sont très lumineux et ne chauffent pas les films. Un dispositif spécial pour projeter les microfilms en bandes de six est prévu. En vente dans tous les magasins spécialisés IMPORT^r : **Ets J. CHOTARD,** 22, r. Bobillot, Paris.

HUET PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'OPTIQUE
76, Bd DE LA VILLETTE PARIS (19^E) BOT 87-02
INSTRUMENTS D'OPTIQUE
SPECTROSCOPES SPECTROGRAPHES
RÉFRACTROMÈTRES RÈGLE OPTIQUE
LUNETTES D'ALIGNEMENT NIVEAU D'ATELIER
LECTEUR DES MICROFILMS « LECTOR »
JUMELLES A PRISMES

AVOIR LE TEMPS... MÊME LORSQU'ON EST PRESSÉ !

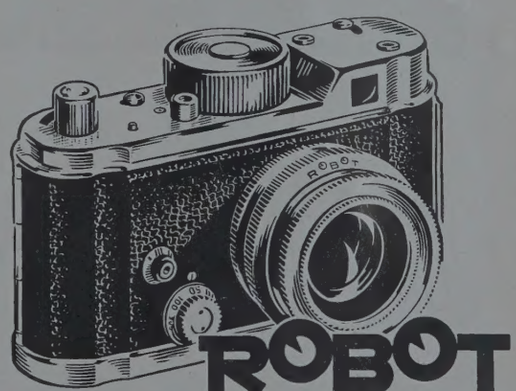
Oui, et c'est là l'essentiel, le ROBOT **a le temps** alors même que tout vous arrive à la fois.

Sans manipulation aucune, sans avoir à compter les images exposées, sans prendre la peine d'avancer le film impressionné, vous déclenchez, et ce 24 fois sur un seul remontage.

En une seconde vous pouvez impressionner 5 images... Vous vous savez prêt pour toutes les situations.

De plus, le format 24×24 vous permet, sur un film normal, plus de 50 images, donc 30 % d'économie.

Autres avantages : objectifs interchangeables, du grand angulaire au téléobjectif ; obturateur ROTOR de la 1/2 au 1/500 seconde ; mise au point par points colorés ; synchro flash ; Télédéclencheur électro-magnétique, ainsi que quantité d'autres adaptations au système ROBOT.



ROBOT

ROBOT·BERNING&CO·DÜSSELDORF

Représentant : Pierre COUFFIN, 46, rue de Paradis, PARIS-10^e

UNE ORGANISATION UNIQUE AU CŒUR DE PARIS

24, Bd Malesherbes - PARIS VIII^e

TÉL ANJ 64-61

Agent des Grandes Marques
LEICA - FOCA - KODAK
PAILLARD - AMPRO
BELL & HOWELL - etc.

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

POUR LES PHOTOGRAPHES

Une firme américaine annonce la mise en vente prochaine d'un appareil photographique en carton, pliant, et comprenant intérieurement un laboratoire miniature grâce auquel l'épreuve positive de chaque image sort de l'appareil une minute après la prise de vue.

Pour le professionnel on propose une enveloppe de matière plastique qui recouvre le réflecteur et la lampe flash. Un côté transparent et un côté translucide rendent faciles les effets de lumière « adoucie ».

Un nouveau chargeur, adaptable sans transformation aux appareils à plaques, grand format, procure une rapidité de prise de vues inconnue jusqu'à présent avec ce genre d'appareil. Les plaques peuvent être tirées à la cadence d'une toutes les deux secondes. Le dispositif comporte un compteur de vues et supprime le risque de double exposition.

Un support pour appareil d'amateur tient lieu de « pied » tout en se logeant aisément dans une poche de veste. Un système de mâchoires à vis permet de fixer l'appareil à une barrière, à une branche d'arbre ou à un dossier de chaise.

Pour permettre à l'amateur enfermé dans sa chambre noire de n'être plus isolé, un ensemble « téléphone d'appartement » à amplificateur assure une liaison constante entre les diverses pièces.

BÊCHE AUTOMATIQUE

De fabrication allemande, cette « bêche automatique » creuse sans effort des trous de 18 à 20 centimètres de diamètre. Elle permet en outre, sans modification importante, d'arracher les mauvaises herbes avec leurs racines et de tondre le gazon.

DINDES MODÈLES RÉDUITS

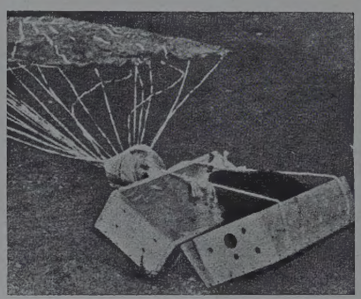
Les aviculteurs sont parvenus à obtenir une dinde naine dont le poids à l'âge adulte varie entre 3 et 6 kilos. Un dixième environ de l'élevage total de dindes aux Etats-Unis sera constitué cette année par des représentants de cette espèce destinée, disent ses créateurs, « à entrer facilement dans un four de cuisinière ordinaire ».

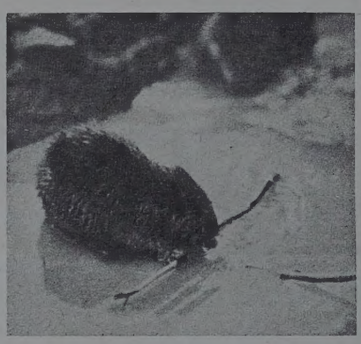
GAZOMÈTRES SOUTERRAINS

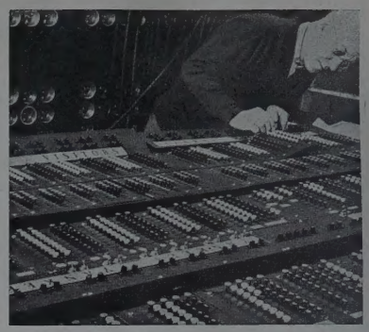
Afin de pouvoir satisfaire pendant la saison froide la demande croissante de gaz de chauffage dans l'Est et le Nord des Etats-Unis, les techniciens ont eu l'idée originale d'emplir les puits de pétrole désaffectés avec du gaz transporté par pipe-line depuis les régions productrices de l'Ouest. Ce procédé de stockage se révèle beaucoup moins coûteux que l'emmagasinage dans des citernes. Le gazomètre souterrain le plus important se trouve près de Pittsburg. Lorsqu'il sera complètement aménagé, il constituera une réserve de près de 40 millions de mètres cubes de gaz.

CONTRE LES INONDATIONS

Une méthode audacieuse, mais qui a déjà fait ses preuves, est appliquée dans l'Etat américain d'Idaho pour combattre et prévenir les inondations. Elle consiste à « parachuter » sur la région menacée des milliers de castors. Ces « bâtisseurs de barrages » sont placés par couples dans des caisses spéciales que la traction du parachute maintient fermées. Dès qu'elles ont touché le sol, les caisses s'ouvrent et leurs occupants n'ont plus qu'à se mettre au travail.







A L'INTENTION DES SPORTIFS

Ce cliché représente une partie du « tableau de marque » du Yankee Stadium de New-York, le plus grand et le plus perfectionné du monde. Il fonctionne à la façon d'une machine à calculer, comprend 5.040 touches et peut être manœuvré par deux personnes. Il mesure 21 mètres de longueur sur 10 mètres d'épaisseur et est capable d'enregistrer tous les incidents de toutes les parties jouées sur le stade.

JOINT PLASTIQUE POUR FUMIGATION

L'industrie des matières plastiques fournit un liquide applicable au pistolet à la façon d'une peinture, qui sèche en laissant une pellicule d'un dixième de millimètre d'épaisseur, assurant une étanchéité totale. Appliqué le long des fenêtres et des portes des pièces où sont stockés les grains, il permet aux fumigations d'insecticides de prolonger indéfiniment leur action protectrice.

L'AMPOULE ÉLECTRIQUE LA PLUS PUISSANTE DU MONDE

L'aérodrome de Washington utilise depuis peu une ampoule électrique dont la lumière porte à 8.000 mètres. D'une luminosité égale au huitième de celle du soleil, cette lampe est alimentée par un courant qui ne dépasse pas 800 watts. Elle permet d'évaluer avec précision l'altitude des nuages au-dessus du terrain d'atterrissage. Les rayons vont heurter les nuages puis sont renvoyés à terre, où la hauteur du plafond est calculée par des instruments spéciaux.

C. T.

LE BRIDGE (N° 88)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 74

LE MORT : ♠ R 9 4 ♡ D 10 3 2 ♢ R 5 3 2 ♣ D 10

entame : ♢ D — NORD / OUEST EST / SUD

♠ A V 10 3 ♡ A R 5 ♢ 7 4 ♣ A R 3 2

Sud joue 3 sans-atout et les réussit contre toute défense et distribution.

Ouest a entamé de la ♢ D.

Nord doit laisser passer les deux premiers tours de ♢ et mettre le roi, pour essayer de faire la levée, au troisième tour de ♢.

Si Est prend le ♢ R, il ne peut plus faire qu'un ♢ au plus et doit ensuite livrer la 9e levée en jouant ♠, ♡ ou ♣.

Si Ouest, à la 3e levée, ne joue plus ♢ mais ♡ ou ♣, Nord met le 10 dans l'espoir de gagner la levée. Si Est couvre le 10 avec le valet, Sud prend, joue ♠ as et fait l'impasse à ♠. Si Est a la ♠ D, il ne peut plus faire que le ♢ as, et Nord-Sud font les 9 levées requises.

Variante : si Est a chicane à ♢ et si Ouest joue un autre ♢ que l'as, à la 2e levée, Nord prend, joue ♠ as et fait l'impasse à ♠, ramassant plus de 9 levées.

Les fautes à éviter sont de mettre le ♢ R au 2e tour de ♢, ce qui peut perdre 5 levées de ♢ si Est a l'as cinquième, ou de le mettre au 4e tour de ♢, ce qui peut de nouveau perdre 5 levées à ♢ si Ouest a l'as cinquième.

ÉTUDE N° 75

LE MORT : ♠ 4 3 2 ♡ D 3 2 ♢ A 3 2 ♣ 5 4 3 2

NORD / OUEST EST / SUD

♠ A R D 6 5 ♡ A R V 5 4 ♢ 5 4 ♣ A

Les déclarations :

SUD	NORD
2 ♠	2 S A
3 ♡	4 ♡
4 S A	5 ♢
6 ♡	

Ouest entame ♢. Comment jouer ce chelem ?

LA COORDINATION DES DÉFAUSSES DANS LA DÉFENSE

Une faute grave de la défense, qui est le plus souvent imputable à un manque de convention, est la suivante.

Lorsque le demandeur défile une couleur à sans-atout, à laquelle les deux défenseurs n'ont plus de carte, défausser devient souvent embarrassant pour eux. Il est tout à fait indésirable qu'ils gardent la même couleur. Le remède à ce grave danger est une convention, dont l'application devra avoir lieu aussitôt que possible et qui indiquera au partenaire quelle couleur on garde soi-même et par conséquent quelle couleur le partenaire ne doit pas craindre de défausser, même s'il y a une force importante.

Si, pour fixer les idées par un exemple, Est défausse une haute carte à ♡, il indique par là qu'il a quelque chose à ♡ et Ouest, en conséquence, n'a pas à se préoccuper de cette couleur. Si Ouest défausse une haute carte à ♣, il annonce de la force dans cette couleur et Est ne doit pas chercher à protéger ♣. Cette convention, aussi claire que simple, évitera la grave et commune erreur des deux partenaires se cramponnant à la même couleur et défaussant tous deux ce qu'ils auraient dû garder.

Prenons un exemple :

LE MORT : ♠ V 10 ♡ A D V 5 ♢ 9 8 3 ♣ A 9 7 4

♠ 6 2 ♡ 9 6 3 2 ♢ D 10 6 2 ♣ R 5 3 — NORD / OUEST EST / SUD — ♠ 9 7 5 4 ♡ 8 7 ♢ R 7 5 ♣ D 10 6 2

♠ A R D 8 3 ♡ R 10 4 ♢ A V 4 ♣ V 8

Sud joue 6 sans-atout et Ouest entame du ♡ 2.

Le demandeur fait les neuf premières levées aux couleurs majeures.

Si Ouest et Est défaussent sans convention coordinatrice, il y a le grave danger qu'ils défaussent tous deux la même couleur. Ouest craignant chez Sud ♢ A V et ♣ D x aura peur de sécher son ♣ R. Est n'aura pas cette crainte et séchera son ♢ R se disant que si Sud a ♢ A D une impasse à ♢ rend le chelem immanquable.

(A suivre.)

ANDRÉ CHÉRON.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10,08	12,23
	Un an...	15,15	19,84	20,15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262,75	318,50
	Un an...	405.50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

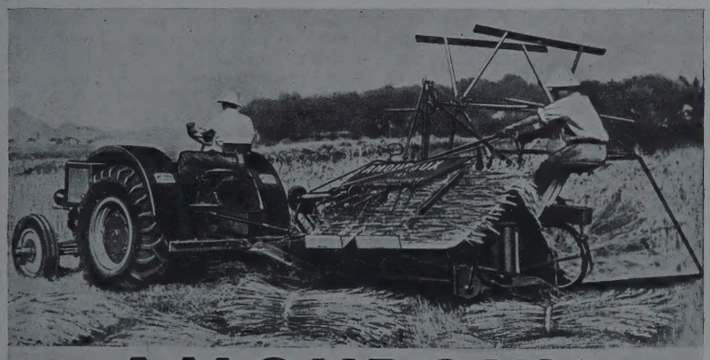
	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.
Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

MEDECINS, MEDECINE, MALADES

MM. Champy et Demay viennent de faire part à l'Académie de médecine de leurs travaux sur l'action des salicylates. Ces médicaments, sous les noms de salicylate de soude, de salicylate de magnésie, de salicylate de méthyle, de salicylates organiques, d'acide acétyl salicylique, nous sont familiers. Ce dernier nous est encore plus familier sous le nom d'aspirine.

L'action de ces médicaments serait — au moins dans certains cas — identique à celle de la cortisone déclenchée normalement par une hormone hypophysaire, l'A. C. T. H. Ainsi l'aspirine agirait en provoquant la sécrétion de ces deux substances qui, actuellement, révolutionnent la biologie et la médecine. Pourquoi employer ces substances rarissimes et hors de prix quand un peu d'aspirine... Précisément il faut retenir de cette information, d'une part, qu'elle nous révèle, selon toute vraisemblance, le mode d'action des produits salicylés et, d'autre part, que ces drogues ont leur limite : si vivement sollicité qu'il soit, l'organisme malade ne produit plus les quantités suffisantes d'hormones utiles... d'où la nécessité de recourir à la cortisone et à l'A.C.T.H. préparés en laboratoire. — R.-J. M.



AMOUROUX

Fondée en 1873 FRÈRES S. A. Cap. 75.000.000

80, Allées Jean-Jaurès - TOULOUSE

MOISSONNEUSES-LIEUSES - FAUCHEUSES
(pour tracteurs et traction animale)
RATEAUX - FANEUSES
"Tout acier" - Garanties 10 ans
1843 Agents en France - Succursales à Paris, Lyon, Nantes, Angoulême.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Les émissions de l'U.R.S.S.

Les postes soviétiques font paraître chaque mois plusieurs séries commémoratives ou de propagande dont l'énumération détaillée et la reproduction demanderaient de longues colonnes. On se contentera de signaler les plus importantes productions de ces derniers mois.

Ce sont les séries d' « anniversaires » qui sont de loin les plus nombreuses. Les dix ans d'existence des républiques soviétiques de Lettonie, d'Estonie et de Lithuanie ont été le prétexte de trois séries (septembre-octobre 1950). Pour leur trentième anniversaire, les républiques de l'Arménie et du Kazakstan ont bénéficié d'une série chacune (novembre-décembre).

Diverses autres dates ont été commémorées : 75e anniversaire du président Kalinine (novembre), 33e anniversaire de la Révolution, 50e anniversaire de la presse révolutionnaire (décembre). Au début de l'année 1951, deux timbres ont rappelé le 25e anniversaire de la mort de Lenine.

Une curieuse série consacrée à l'urbanisme moscovite a paru au mois de décembre. Il s'agit de huit vignettes, toutes de la même valeur, 1 rouble, mais de sujets et de couleurs différents ; elles reproduisent les maquettes d'immeubles ou de monuments qui doivent s'élever à Moscou, notamment celle d'une Université.

J. Bellay.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

« L'humour est-il radiophonique? » demandent Maurice Dekobra et France Danielly, promoteurs des : « Rires dans le brouillard. » Ces deux animateurs sollicitent des réponses, attendent leur courrier pour y puiser quelques éléments de progrès. En vérité, on peut espérer faire jaillir de la joie par une émission radiophonique bien comprise, animée d'anecdotes savoureuses et inédites, mais non par des pastiches. Or l'excellente rubrique qui nous est présentée apparaît sous la forme d'une parodie de roman d'aventures, enrichie, il est vrai, de quelques imitations parfaitement réussies. Mais, malgré l'entrain des acteurs et la valeur de l'orchestre conduit par Derveaux, personne n'a envie de rire... A quoi tient ce fait ? Sans doute en majeure partie à la rapidité du débit, puis aussi à la qualité du sujet burlesque mais non spirituel. L'histoire de la petite institutrice qui arrive dans un château et tombe amoureuse du fils de la maison, lui aussi épris d'elle, n'est pas très originale.

Pour permettre à la gaîté de s'épancher, la description des tableaux surgis de l'imagination des écrivains entraîne sans cesse les auditeurs vers de nouveaux et pittoresques horizons sans qu'ils aient la possibilité de prendre conscience d'une situation peut-être cocasse, mais trop vite effacée. Seuls des maîtres comme les organisateurs de ce divertissement sont capables d'y apporter maintenant le grain de sel nécessaire pour en assurer la durable et parfaite réussite.

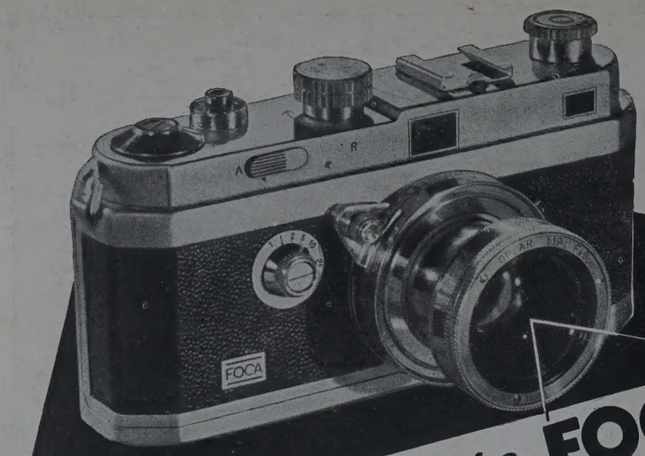
W.-L. Landowski.

BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE
A INTÉRÊT PROGRESSIF
PRIX D'ÉMISSION : 9.700 Frs
VALEUR DE REMBOURSEMENT :

Avant 3 mois	9.700	Après 2 ans	10.400
Après 3 mois	9.760	— 2 ans ½	10.650
— 6 mois	9.830	— 3 ans	10.900
— 9 mois	9.910	— 3 ans ½	11.150
— 1 an	10.000	— 4 ans	11.400
— 1 an ½	10.180	— 4 ans ½	11.680

APRÈS CINQ ANS : 12.000 Francs
TAUX D'INTÉRÊT PROGRESSIF DE 2,40 A 4,60 %
ANONYMES ET EXONÉRÉS
DE TOUS IMPOTS FRAPPANT LES VALEURS MOBILIÈRES, DE LA SURTAXE PROGRESSIVE (IMPOT GÉNÉRAL SUR LE REVENU)
REMBOURSABLES SANS AUCUNE FORMALITÉ AU JOUR CHOISI PAR LE SOUSCRIPTEUR
55

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.



PAR SES QUALITÉS **FOCA** PARTOUT DANS LE MONDE

PAR SA SIMPLICITÉ **FOCA** DANS TOUTES LES MAINS

L'APPAREIL FRANÇAIS DE HAUTE PRÉCISION **FOCA**